VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 16 SEPTEMBRE 1913 NUMERO 18

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
'Phones - - Garry 4264-4265

LES DESSOUS

Un ami de Saint-Claude nous communique un exemplaire d'un journal *Menace*, distribué par une bonne âme à un certain nombre d'habitants de cette localité afin de prévenir un refroidissement de leur haine contre le catholicisme.

C'est un petit détail que le correspondant si bien informé et si impartial du *Free Press* a oublié de porter à la connaissance de ses lecteurs.

Menace est une feuille peu connue des Canadiens. Si elle tombait sous l'oeil du maître général des postes, il est probable qu'elle ne ferait que de rares et clandestines apparitions en territoire canadien.

Pour le moment, elle subit de rudes assauts à Washington, Etats-Unis, où des gens soucieux de la morale publique ont demandé au maître général des postes d'en prohiber l'expédition par la poste.

Qu'est cette feuille?

Quelque chose dans le genre du *Free Press*. Mais plus effronté, s'affichant avec plus d'impudence et étalant carrément sa haine pour le catholicisme.

Hebdomadaire de quatre pages, publié à Aurora, Missouri, fondé il y a un peu plus de deux ans, dirigé par un pasteur protestant. *Menace* a un tirage de 700,000.

Joli et formidable instrument de perversion, de calomnie. C'est ça qui vous donne du proselytisme à un bon protestant, déjà profondément ignorant de la nature et de l'histoire de l'Eglise Catholique.

Voici un bref sommaire des quelques inepties et canailleries que sert *The Menace* à ses lecteurs. Si ce n'était qu'elles peuvent tomber dans des âmes honnêtes et y causer d'irréparables dommages, il suffirait d'en rire.

D'abord le titre *The Menace* flanqué à gauche et à droite de la déclaration de guerre à Rome l'Eternelle Ennemie. A gauche, dans un rectangle, un crâne, sûr os en sautoir coiffé de la tiare, avec l'inscription: "Temporal power. A public menace." Le pouvoir temporel. Un danger public. A droite, également dans un rectangle, une école publique, avec l'inscription: "The antidote for papal poison." L'antidote au poison papal.

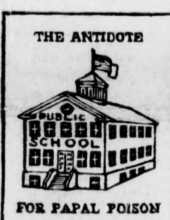
En voici la reproduction.

TEMPORAL POWER.



A PUBLIC MENACE

THE ANTIDOTE



FOR PAPAL POISON

Ca débute bien: c'est significatif. Mais ce n'est que le début. Suit le plat de résistance. A vrai dire il y en a plusieurs, car les lecteurs ont un estomac d'autruche. Ils digèrent tout.

Premier plat de résistance.

Manchette de sept colonnes et gros caractères gras afin de bien frapper l'attention du lecteur. Et ça marche.

"People, Press and Pulpit Unite in Denouncing Attack on Jeremiah J. Crowley, of Cincinnati, While... les lecteurs un peu timides sont priés de sauter ce paragraphe... One Thousand Rifles Are Said to be Stored in Basement of the Catholic Church!"

Ce sont des "Winchester" nous apprend plus loin *The Menace*, chacun fourni de douze rondes de cartouches.

Cela prend une bonne demie page. L'autre est employée à nous raconter l'attaque de la population de Pittsburg contre un prédicateur protestant. Cette attaque aurait été faite à l'instigation de la police.

Une douzaine de correspondants versent en seconde page de copieuses élucubrations contre Rome.

La septième colonne annonce qu'on vend au bureau du journal toutes les brochures imaginables contre le Pape, les Jésuites, les Couvents, etc.

La troisième est toute consacrée à dénoncer Rome la grande persécutrice.

La quatrième débute par des lettres des lecteurs. Un tas de bons diables qui veulent croquer du Pape. Puis l'histoire des terribles méfaits de bonnes religieuses. Enfin une dépêche de Chicago. La police qui a charge des malfaiteurs—de la plume comme du reste—y a décrété des mesures préventives telles que *The Menace* ne pourra guère circuler à Chicago. D'où, colère noire.

C'est cela qu'on a distribué à Saint-Claude.

Pourquoi? Dans quel but?

Nous attendons que le *Free Press*—cejournal qui sait tout—nous l'apprenne.

CANADIENS-FRANCAIS DES ETATS-UNIS.

INTERESSANT ARTICLE DE L'"UNIVERSE".

Un ami, de passage en Angleterre, nous communique un intéressant article du journal catholique anglais *The Universe*, du 8 août dernier, dont nos lecteurs trouveront ci-dessous la traduction Il est d'un collaborateur d'occasion mais qui connaît bien notre pays et les choses de notre pays. L'intérêt porté à notre race et à ses aspirations est des plus évidents et des plus encourageants. L'auteur—impérialiste—ne croit pas que le salut du Canada réside dans une fusion batarde de toutes les races qui s'y viennent établir et encore moins dans l'absorption de la race qui a découvert ce pays, l'a arraché à la barbarie et promené du Golfe du Mexique aux rives de la mer antarctique, de l'océan atlantique à l'océan pacifique le flambeau de la civilisation française et du catholicisme.

La pénétration du Canada—surtout de l'Ouest—par l'américanisme ne fait pas de doute pour l'auteur de cet article. C'est la grande menace, l'obstacle à la création d'une nation canadienne, peut-être le ver rongeur qui fera tomber le fruit canadien du vieil arbre anglais.

Certaines opinions de l'auteur sont discutables. Mais elles n'en sont pas moins attirantes comme l'expression d'opinions d'un sincère impérialiste anglais catholique.

Sir Charles Bagot, dans sa correspondance officielle avec le gouvernement anglais pendant et après 1840, traite, avec un regret évident et sincère de l' "exode" des habitants canadiens-français de Québec aux Etats de la Nouvelle-Angleterre, lequel, même à cette époque a déjà une si grande extension que tout homme d'état ayant à coeur les vrais intérêts du Canada n'y peut être indifférent.

Les raisons de cette migration qui, on doit le dire, s'est toujours depuis poursuivie, doivent être principalement cherchées dans les conditions et la tenure des terres dans la province de Québec et dans ces conditions économiques, agricoles et climatériques pour ainsi dire (cette dernière, dans le cas présent, comptant beaucoup) qui ont été à la racine d'une semblable "migration vers la ville" en Angleterre, et de l'excessive dépopulation de l'Irlande.

Eusse cet exode de Québec été dirigé, cependant, comme Monseigneur Taché, entre autres, le prônait et le désirait, vers les territoires du Nord-Ouest, alors pratiquement inhabités, maintenant organisés en province de Manitoba et de la Saskatchewan, l'histoire de beaucoup d'événements au Canada, entre autres de la Loi Scolaire du Manitoba, eut été bien différente et "la tragédie d'une race", comme on l'a si bien dit, eut été évitée—et ceci à l'avantage spirituel, temporel et politique, non seulement de la race elle-même, mais aussi comme beaucoup, étrangers à cette race et à ses croyances, le croient et le déclarent maintenant, du Canada et même de l'Empire. Donc, le repatriement, put-il se faire par des moyens légaux—le repatriement de quelques deux millions de sujets britanniques—serait évidemment une politique impériale digne à la fois de l'Eglise et du gouvernement britannique.

C'est vers un tel repatriement que le gouvernement d'Ottawa, sous la conduite, notez-le, d'un premier ministre "anglais protestant", a lentement et sans agitation, mais nullement sans zèle et sans résultat, tourné son attention. Les causes contribuantes, comme on les pourrait appeler, sont nombreuses et diverses. Les "tories" canadiens, comme le démontre un récent article du *Montreal Gazette*, ne sont pas amourachés de la législation scolaire libérale au Manitoba, et probablement ne seraient aucunement hostiles à un mouvement qui devra inévitablement, sinon ouvertement, faire pencher la balance en faveur de la minorité catholique actuelle dans les provinces et les territoires du Nord-Ouest et tendre à accroître et à sauvegarder tout à la fois des "concessions administratives" telles que celles déjà faites par le gouvernement provincial tory du Manitoba.

Le principal, et, je pense le motif le plus immédiat qui pousse les non-catholiques anglais bien pensants et ayant l'instinct du véritable impérialisme à favoriser la colonisation du Nord-Ouest, spécialement des territoires encore inorganisés, sans en exclure naturellement les provinces, par quelques deux millions de catholiques "français", peut brièvement et cependant justement se définir comme une crainte très réelle de "l'invasion américaine." Ce danger, qu'on nous permette de le dire immédiatement, n'est pas d'abord, s'il l'est, politique mais essentiellement social, éducationnel et religieux dans le sens le plus complet et le plus large de ces mots. Ce n'est pas l'esprit de la "Démocratie" (si cela signifie quelque chose) que le Canada ou l'Empire a à redouter dans les provinces des Prairies, mais l'esprit de Mammon; non pas une marche possible et, dans une certaine mesure, existante vers l'idéal gouvernementaire des américains, tel qu'il existe, mais la domination d'un matérialisme sordide, de la poursuite fiévreuse de la richesse et du "plaisir" communément, quoique injustement, appelé "américain", parce qu'il a été jusqu'ici plus en évidence aux Etats-Unis, pays mené par l'hérésie et les millions, qu'ailleurs; de cet esprit qui demande: Quis noster Dominus est?

Et le châtiment de cet esprit—on ne le peut répéter trop souvent et trop insister—est l'école neutre; système fait suprême par un gouvernement "libéral" au Manitoba, auquel un gouvernement libéral à Ottawa (sous un premier ministre catholique français) a acquiescé comme "inévitable", contre lequel les minorités catholiques, française et irlandaise également, mais la première spécialement, ont combattu brillamment et non pas tout à fait sans succès comme on pourrait le croire. Cependant, si, comme on l'a déjà dit, l'exode de la province de Québec avait eu lieu vers le Nord-Ouest au lieu du Sud-Est, si les deux millions d'exilés étaient demeurés dans leur patrie au lieu d'aller au milieu d'étrangers à leur race, à leurs croyances et à leur allégeance, il n'y aurait pas eu dans le passé, de Loi Scolaire du Manitoba, ni, dans le présent, "d'anglicisation des Canadiens-français" (russification des Polonais!)

C'est ce "péril américain" (pour lui donner son appellation ordinaire) que les "anglais protestants" du présent gouvernement d'Ottawa et leurs amis de Winnipeg et de partout comprennent qu'il faut combattre et détruire avant qu'il ait conquis une maîtrise complète des Provinces des Prairies et, de là, du Canada tout entier. Et comme quelques-uns d'entre eux au moins sont pleinement conscients et de son caractère essentiellement irréligieux et de son assise sur un système d'éducation neutre, il n'est nullement étonnant si, outre des motifs non moins dignes de louanges, ils tendent à la création d' "un nouveau et meilleur Québec" au milieu d'une population hétérégène, au renforcement de la résistance catholique à l'injuste législation scolaire—peut-être à l'abolition de la législation scolaire "libérale"—comme le meilleur et le plus sûr boulevard sous la Providence de Dieu des vieux idéaux religieux, éducationnels et nationaux; idéaux qui, on peut le dire avec certitude, sont dans le meilleur sens impériaux et britanniques parce qu'ils sont essentiellement les idéaux de cette Eglise et de cette Foi auxquelles la Grande-Bretagne doit toute sa véritable grandeur.

C'est au moins dans ce sens que j'interprète le désir du gouvernement actuel à Ottawa de repatrier les Canadiens-français vivant aux Etats-Unis. Il ne fait pas, comme on pourrait se l'imaginer, parade de son zèle pour une tâche dont le succès, à tout le moins au début, sera probablement en raison inverse de l'attention qu'elle provoquera dans le public. Nous pouvons, cependant, ajouter ici que si la politique d' "américaniser" les franco-américains poursuivie par certaines autorités ecclésiastiques, spécialement dans la Nouvelle-Angleterre, répondant, apparemment, aux exigences de l' "impérialisme" américain, se continue, elle contribuera (ou devra contribuer) matériellement à provoquer (Deo adjuvante) un véritable "exitus de Egypto," un retour de plusieurs milliers d'exilés à la terre de leurs pères. Et dut même se repatriement, puisse Dieu l'aider, faire obstacle à l' "anglicisation" des français du Canada (ou des efforts faits dans ce but) il hâtera, et ne retardera pas, la conquête du Canada à Dieu et à son Eglise; il hâtera et ne retardera pas la croissance d'un esprit vrai, sobre et sincère d'impérialisme britannique. S'il en est ainsi—et je suis convaincu qu'il en est ainsi—certainement le repatriement de deux millions de sujets britanniques catholiques commande les prières, la sympathie et tout secours possible de tout catholique, de tout impérialiste véritable en Angleterre.

LES JUIFS, LA MACONNERIE ET LA REVOLUTION

Il vient de paraître en France, (Paris, Renaissance française, 3 rue de Solferino) un livre de B. Fabre qui fait événement. L'ouvrage, (un fort volume de 454 pp. in 8o) établit, documentairement, par photographies inédites, que ce sont les Juifs Kabbalistes qui furent non seulement les inspirateurs mais encore les organisateurs très occultes de la Révolution de 1789.

L'ouvrage est intitulé: "Un initié des Sociétés secrètes supérieures—*Franciscus Eques a capite Galeato*"—(Le Chevalier à la Tête Casquée). C'était le nom secret d'un membre gangrené de la Noblesse française- (1753-1814) qui, initié à la haute maçonnerie Kabbaliste, était en rapports occultes avec les hauts chefs cachés de la conspiration révolutionnaire.

Toutes ses archives ont été livrées à la publicité par la famille de *l'Eques*,—espèce de "masque fer" maçonnique—qui vécut sous Louis XV, Louis XVI, la Révolution, la *Terreur*, la première République et le premier Empire jusqu'à l'année qui précéda la chute de Bonaparte à Waterloo.

Ces archives, une véritable révélation, comprenant une foule de documents émanés de *l'Eques*,—dont le vrai nom reste inconnu, par considération pour la famille encore vivante et très chrétienne de ce redoutable conspirateur. Lui-même il était caché avec tant de soin que son nom de famille et son nom maçonnique ne figurent dans aucune histoire de la Révolution.

* * *

Les principaux documents sont reproduits, photographiés, pages par pages, pour certaines de ces pièces, avec reproduction typographique du texte, en regard.

Parmi ces reproductions photographiques figurent des pièces de correspondance prouvant l'action des Juifs dans l'organisation maçonnique de la Révolution qui fit de la France ce que l'on sait.

L'un de ces Juifs nommé dans un des documents s'appelait *Falck* (nom fabriqué) *Schelck* (nom hébraïque), grand Rabbin Kabbaliste, caché à Londres,—berceau de la Maçonnerie Impériale anglaise, organisée occultément par les Rose-Croix, secte Kabbalique des XVIIe et XVIII siècle.

Le conspirateur chef, avec F.'. Jean *Adam* Wershaupt (Tête-sage) probablement d'origine juive aussi en Bavière, mais dont on ne connait que le nom "profane"; fabriqué, a du être lui aussi l'un des *illuminateurs* Kabbalistes de la haute maçonererie qui fit la Révolution, préparée pendant 60 ans.

* * *

Le Rabbin Falck-Shelck, du fond de Londres, était en rapports avec les sous-agents *illuminés* d'Europe, notamment d'Allemagne et de France. Un des documents photographiques émanant d'un de ses agents, F.'. Savalette de Langes, gardien du Trésor Royal (!) désigne le dit Falck-Shelck de la façon suivante:

"Ce docteur (en *Kabbale*) Falck est connu de beaucoup d'Allemands (FF.'. MM.'.). C'est un homme, à tous égards, *très extraordinaire*. Les uns (parmi les FF.'.) le croient *le chef de tous les Juifs* et attribuent à des projets purement *politiques* (contre la France chrétienne N. B.) tout le merveilleux et le singulier de sa conduite (*sic*). Il en est question d'une manière très *singulière* et comme d'un *Rose-Croix* (anglais) dans les mémoires du chevalier de Rampsow (F.'. M.'.)

"... Il a eu avec le prince de Rohan Guéménée et le Chevalier de Luxembourg une histoire *singulière*, relative à Louis XV. *dont il a prédit la mort. Il est presque inabordable.*

"Dans tous les *sectes* de savants (*sic*) en sciences secrètes (les FF.'. Juifs occultistes) il passe pour un *homme supérieur*. Il est à présent en Angleterre..."

* * *

Or ce Rabbin était en rapports intimes avec le F.'. Duc de Chartres-d'Orléans (plus tard F.'. Philippe-*Egalité*) prince du sang, branche cadette des Bourbons) qui fut Grand Maître du Gr.'. Or.'. de France de 1773 à 1793 et qui trahit Louis XVI, en votant sa mort violente. Il porta du reste, lui aussi, sa tête sur l'échafaud, en 1793.

* * *

F.'. Philippe-Egalité, chef officiel de la maçonnerie du Grand-Orient consacra des millions à organiser la Révolution, espérant monter sur le trône de Louis XVI. Il y eut même un traité secret entre lui et l'Angleterre Impériale, traité maçonnique, garantissant au F.'. Philippe le concours de l'Angleterre...

* * *

Et qui donc avait suggéré cette conspiration au F.'. Philippe, en Angleterre même?

Le Grand Rabbin Falck, "chef de tous les Juifs". Il avait même donné au F.'. Philippe un Talisman magique "qui devait le faire arriver au trône." (*sic*)

Le document que nous avons cité plus haut constitue une des *fiches* maçonniques et manuscrites remises par F.'. Savalette de Langes, au F.'. *Eques*,—de la *Stricte Observance Illuminée*, complice de Wershaupt qui avait créé la *stricte observance*, secte supérieure *illuminée* Kabbaliquement.

Ces chiffres portaient sur plus de 40 des principaux FF.'. occultes complices de Falck et de Weishaupt. Elles sont toutes de la main du F.'. Savalette et devraient servir au F.'. *Eques* pour le Congrès maçonnique international occulte de Wilhelmbad qui eût lieu en 1782, sept ans avant l'explosion de 1789,—la prise de la Bastille, arrêtée d'avance, devant être le premier acte, la mort de Louis XVI arrêtée d'avance, le second, et la *Terreur* (1793-1795) le troisième acte de la Révolution longuement préparée, et à coup sûr, dans le mystère des conciliabules secrets organisés par la Juiverie Kabbalo-maçonnique.

On sait que les premiers préparatifs datent de 1721, époque où la Maçonnerie Impériale anglaise fonda sa première loge en France.

L. Hacault.

UN TEMOIGNAGE

Dernièrement Ottawa offrait un diner à Maître Labori, célèbre avocat français, représentant du Barreau de Paris. L'honorable Borden, premier ministre, et Sir Wilfrid Laurier y assistaient. Le premier ministre proposant la santé de Me Labori a rendu un bel hommage à notre race et à sa fidélité à la couronne anglaise. A une heure où tant d'esprits peu sincères mettent en doute notre loyalisme, ces témoignages, venant de ceux qui gouvernent le pays, sont importants et méritent d'être signalés.

"Les Français furent les pionniers de ce pays, disait le premier ministre. Et depuis le jour où prévalurent les institutions britanniques jusqu'à maintenant la race à laquelle appartient Me Labori a toujours été prompte à défendre le sol canadien chaque fois qu'il fut attaqué. C'est là une importante dette de reconnaissance que le peuple du Canada doit à la race française. Il a encore une autre dette: c'est que dans le développement des institutions britanniques, du gouvernement représentatif, avant 1867 et depuis, cette race a été d'un grand apport. Les Canadiens-français ont fait preuve d'une remarquable science du gouvernement constitutionnel et dans le domaine fédéral et dans le domaine provincial nous devons autant aux Canadiens-français qu'aux Anglais les institutions dont nous jouissons aujourd'hui."

CARTIER

Au milieu du concours des principaux personnages politiques du pays, on vient de poser à Montréal la pierre angulaire du monument que le Canada élève à la gloire de Sir George-Etienne Cartier, le Père de la Confédération Canadienne.

Beaucoup de politiques ont eu de leur vivant, une renommée tapageuse, mais rares sont ceux qui ont survécu dans la mémoire de leurs compatriotes. On les peut, au Canada, compter sur les doigts de la main. Papineau, La-Fontaine et Cartier, ce sont à la vérité les seuls noms qui émergent et demeurent des hommes qui brillèrent dans la politique canadienne. Et cela parce que leurs noms font corps avec la vie et le développement de la nation.

Créer un Canada uni dans la paix et le respect de tous les droits de ceux qui le composaient fut la pensée unique, pourrait-on dire, qui, durant vingt-cinq ans de luttes souvent ameres, anima Cartier. Il voulait de toute son énergie l'unité nationale et comptait la réaliser par la justice pour tous.

Comme le notait si bien Sir Charles Fitzpatrick, dans le magnifique discours qu'il prononçait à la pose de la pierre angulaire, il n'y a "pas d'unité durable sans un lien divin, pénétrant jusque dans les consciences et nouant ensemble tous les coeurs. Ce lien est unique, ce lien est éternel, et comme tout ce qui est éternel il est descendu des cieux. Ce lien, c'est la religion qui par la charité triomphe de toutes les haines engendrées par le conflit des intérêts."

De cette pensée de justice pour tous, Cartier fit l'assise de la Confédération Canadienne afin qu'elle fut durable. Elle sauvegardait les droits des siens non seulement dans Québec mais encore dans les provinces anglaises et protestantes et dans celles qui pourraient surgir dans ces plaines de l'ouest et que son génie perspicace entrevoyait déjà.

Mais il avait compté sans la lâcheté des politiciens auxquels écherraient plus tard la garde et la défense de ce précieux dépôt.

Si Cartier revenait aujourd'hui combien difficilement il reconnaîtrait son oeuvre. Les perspectives de développement matériel qu'il rêva ont probablement été dépassées mais le principe de justice, placé à la base de l'oeuvre, a été fortement ébranlé. Les droits des siens ont été méconnus, spoliés.

Ce monument élevé à Cartier a, dans la lumière des faits, quelque chose de pénible, d'affligeant.

Hommage à l'oeuvre d'un homme par ceux-là mêmes qui la sapent dans ses parties les plus hautes et les plus fécondes!

Et combien mélancolique quand on songe aux paroles si dignes de Cartier, prononcées peu de temps avant de mourir: "Quand à moi j'ai depuis longtemps renoncé au repos. Homme public, je fournirai ma carrière jusqu'au dernier souffle de mon existence."

Un brave électeur de province, qui n'est pas sans finesse, vient d'assister à une séance à la chambre des députés.

On lui demande son impression.

—Ma foi, répond-il, c'est à croire qu'ils s'étaient tous entendus pour ne pas s'écouter!

* * *

Il y a une infinité de conduites qui paraissent ridicules, et dont les raisons cachées sont très-sages et très-solides.

SIR GEO-ETIENNE CARTIER ET SON OEUVRE

Discours de Sir Charles Fitzpatrick à la pose de la pierre angulaire du monument qu'on élève à Montréal au Père de la Confédération canadienne.

"L'histoire, a-t-on dit, est la résurrection du passé" et je ne puis vraiment pas lui dénier ce pouvoir miraculeux en présence de ce socle où doit revivre en pleine immortalité Sir Georges Etienne Cartier.

En érigeant ce monument, vous voulez tracer une page de notre histoire nationale, mais au lieu de l'écrire sur une feuille volante et la réserver à quelques intelligences, vous voulez la graver dans le marbre et l'étaler au yeux de tous, pour que le plus petit puisse la lire, pour que l'étranger, à la recherche d'une nouvelle patrie, puisse, en une vision rapide apprendre ce que nous avons été et chez qui il porte son espérance et son amour.

La tombe du grand défunt.

Pour cela, MM. du Comité, vous êtes allés trouver un de ces beaux talents qui savent écrire dans le marbre et dans le bronze, avec lui vous vous êtes pieusement agenouillés devant une tombe, vous avez soulevé le linceul, secoué la poussière, redressé les ossements et évoqué l'âme du défunt, et vous avez dit à l'homme qui immortalise le passé: "C'est ici la tombe de Georges-Etienne Cartier, Canadien de race, qui a su résumer dans son admirable sens politique, un des plus beaux mouvements de la vie nationale de notre pays; étudiez-le, idéalisez-le, incarnez-le, de nouveau pour qu'il soit le ferment qui soulève les masses en noble aspiration et la lumière qui éclaire ceux mêmes qui doivent aux autres clartés, conseil et vertu.

Un peuple qui se souvient.

Au nom de la Puissance du Canada, je vous remercie, MM. du Comité, de cette généreuse et féconde initiative. Si Son Altesse Royale, Monsieur le duc de Connaught, n'était pas retenu au loin par d'impérieux devoirs, c'est lui qui vous eût complimentés aujourd'hui, et Dieu sait avec quelle joie et quel empressement! Car si rien de ce qui se passe de grand dans "l'Empire où ne se couche pas le soleil" ne saurait le laisser indifférent, il a pourtant des préférences manifestes pour cette "Fille de l'Empire" le Canada, dont il dirige avec sagesse et un tact infini les hautes destinées.

Il vous eût félicités vous tous, qui couvrez ce piedestal de respect et de fleurs, d'être un peuple "qui se souvient" et qui met en marge de ses annales "la reconnaissance et la fidélité."

Le culte du souvenir.

Il est bon Messieurs, que les peuples se souviennent de leurs gloires, comme de leurs revers; ils prennent ainsi une trempe qui leur donne la dureté et l'élasticité de l'acier et en fait des athlètes dans les concurrences vitales et mondiales.

Pour un peuple, qui veut vivre "splendidement", qui veut placer son nom dans la même gloire où rayonne quelques rares puissances il ne s'agit pas seulement de faire face aux exigences matérielles et à la sécurité des frontières, il faut aussi lui forger une âme sublime qui, par sa foi religieuse ses qualités morales, son prestige politique, puisse tenir son rang dans le sénat de l'humanité.

Et quels sont les ouvriers, les artisans vigoureux et zélés qui trempent et forgent cette âme, si non nos grands hommes qui ont su s'approcher de la Divinité plus que les autres hommes et de là répandre les rayons de cette Divinité sur leurs frères.

L'éducation nationale.

Ces magnifiques créatures d'énergie, les Georges Cartier, et pour ne citer que ses contemporains, les Papineau, les John McDonald, les La Fontaine, les Morin, les Caron, les Chauveau, les Pascal Taché continuent leur oeuvre d'éducation et d'idéalisation nationales. Ce sont nos "morts qui parlent", Messieurs, écoutez bien la voix des morts. "Defunctis adhuc loquitur."

Un écrivain français, dans un ouvrage célèbre, a rendu les peuples attentifs à ces mystérieuses et très réelles interventions... "Vous croyez voir les gestes, entendre les paroles des contemporains conscients et responsables de ce qu'ils disent et font? Détrompez-vous; vous voyez, vous entendez sur la scène du monde des figurants qui sont les échos d'autres voix.

"Regardez derrière eux la foule des morts qui poussent ces hommes, commandent leurs gestes et dictent leurs paroles. Nous croyons marcher sur la cendre inerte des morts; en réalité, ils nous enveloppent... ils sont dans nos os, dans notre sang, dans la pulpe de notre cervelle; et surtout, quand les grandes idées, les grandes passions entrent en jeux, écoutez bien la voix, "ce sont les morts qui parlent."

C'est dans un coin de terre joli, fertile et vénéré, où les morts ont beaucoup parlé, que naquit Georges-Etienne Cartier, le 6 septembre 1814, à Saint-Antoine entre Chambly et Sorel, sur la rivière de Richelieu dans le comté de Verchères, tout près de la rencontre de Champlain avec les Iroquois et de la victoire de Montcalm à Carillon.

Comme tous ces mots sonnent clair! Quelle poésie champêtre et quelle fanfare guerrière!

La campagne canadienne

Voici la campagne canadienne avec ces villages proprets, ses prés souvent chantés, ses clôtures monotones et mélancoliques. Voici la vieille maison des Cartier, un peu féodale, un peu monastique, toujours très hospitalière... voici enfin les chevauchées bruyantes des invasions et les sublimes sacrifices de la défense du sol aimé!...

Le jeune Cartier subit l'influence de ces forces ambiantes et son âme prit à ce contact l'équilibre et la mesure et la pondération et l'amour de l'ordre, qui furent les vertus maîtresses de sa vie publique. L'instruction et l'éducation qu'il avait reçue à Saint-Sulpice ne firent que consolider ses premières assises...

Les débuts de Cartier.

Faut-il pourtant rappeler qu'une fois il se lança sur le chemin de l'aventure. Un formidable écho d'une plainte nationale était venu jusqu'à son coeur d'adolescent. Un frisson de révolte avait secoué la province de Québec et tout spécialement la vallée du Richelieu. Des réunions publiques sortaient des mots ailés et troublants, des appels à la justice, à la tolérance, au respect des droits populaires le tout mêlé des craintes d'opression, d'absorption d'un élément par l'autre, de persécution religieuse et de tyrannie scolaire.

Beaucoup de jeunes gens devinrent "Fils de la Liberté", prirent les armes et se battirent, non sans gloire, contre les vétérans de Waterloo. Georges Cartier était au milieu d'eux. Ce ne fut qu'un rêve épique dans une vie loyale, modérée et amie de l'ordre. Et qui donc n'a pas eu son rêve épique? Et qui donc voudrait ne pas l'avoir eu? On n'a qu'une fois ses vingt ans.

L'avocat et le politicien

Et nous voici déjà en pleine carrière politique, car l'intervalle de 1840 à 1849 n'est pour Cartier qu'une période de retraite studieuse où son âme se ramasse, prend conscience d'elle-même, mûrit ses capacités son tempérament et son caractère.

Pendant ce temps, la nation elle-même, malgré les tourmentes politiques assez vives, vivait en paix et dans une aisance que les vieux peuples pouvaient lui envier.

Cartier fut avocat, mais sans le feu sacré. Une pente plus forte l'entraîne vers la politique, et dans cette poussée intérieure il crut reconnaitre une vocation.

Après avoir escarmouché en tirailleur indépendant il entre franchement dans les rangs, en 1849, refuse un portefeuille en 1851, l'accepte en 1855, et ne quitte plus le pouvoir sauf à de rares intervalles.

Un merveilleux "debater"

Une fois au poste de combat, s'y sentant bien accoudé, et soutenu par un tempérament heureux, il livre bataille avec un enthousiasme optimiste, que les plus rudes épreuves ne surent jamais abattre; car, il ne semble pas que Sir Georges Etienne Cartier eût éprouvé ces sentiments de lassitude qui effleurèrent à diverses reprises l'âme de Sir John McDonald. "Je ne suis pas de ceux, disait-il en 1856, qui voient tout en noir, je préfère les perspectives encourageantes. J'ai foi dans nos populations, dans nos ressources, dans l'avenir."

"Il ne fut pas orateur dans le sens élevé du mot, quoiqu'il eût du génie français la clarté, la précision et la puissance d'abstraction, mais il fut un merveilleux "debater", toujours documenté, dominant les chiffres aussi bien que les arguments les plus captieux et leur faisant réponse par des coups droits, souvent laissés sans réplique, même par les froids calculateurs qu'il avait devant lui comme adversaires. Il avait inscrit sur son blason: "Franc et sans dol", c'était le résumé de sa méthode politique, de sa vie et des traditions de son illustre famille.

L'oeuvre de Cartier

Vous ne vous attendez pas Messieurs, à un exposé de sa longue carrière parlementaire, je ne veux noter que quelques interventions principales décisives qui font honneur à l'homme d'Etat et vous permettront de répandre avec plus d'enthousiasme, sur ce socle, des fleurs et de la reconnaissance. "Spargite flores, date lilia plenis manibus."

La première mesure est le règlement de la tenure seigneuriale et ce ne fut pas une petite affaire de concilier les droits acquis des Seigneurs avec les prétentions des censitaires. Le compromis accepté par les intéressés fut l'oeuvre de Cartier et l'on en a depuis reconnu la sagesse.

La décentralisation judiciaire

La décentralisation judiciaire devait non seulement rendre l'administration de la justice moins onéreuse, mais encore créer dans nos petites villes de véritables foyers de culture morale. Elle fut suivie de la codification des lois françaises et de la réforme de nos lois d'enregistrement des hypothèques. Cette adaptation du code français aux exigences de notre province fut un chef-d'oeuvre et il est impossible de s'empêcher de louer l'esprit et le doigté du législateur.

Mais la clairvoyance de l'homme d'Etat s'est surtout révélée dans les débats sur la forme constitutionnelle des provinces canadiennes. Cartier se déclara pour le régime fédératif et son action fut si prépondérante qu'on a pu l'appeler le "Père de la Confédération". Sans Cartier, a dit Sir Charles Tupper, nous n'aurions pas eu de Confédération."

L'unité nationale.

En s'attachant de toute son âme à cette forme organique, il était dominé par une philosophie sociale très élevée. Ce que des efforts immédiats même gigantesques ne peuvent obtenir, ne le réalisera-t-on pas avec le concours des siècles et en échelonnant sagement les étages? L'unité nationale est une fin, une perfection; allons-y à l'exemple des autres peuples, en obéissant comme eux aux mêmes lois d'évolution. Nous sommes une agglomération de toutes les races, de toutes les langues, de toutes les religions, commençons par endiguer, canaliser les instincts, les nécessités, les vertus comme les vices; permettons à chaque race, à chaque groupement important de se préciser, de se protéger et d'éviter les conflits immédiats que rendraient inévitables des contacts forcés et trop intimes. Il faut toute une saison pour mûrir un fruit, il faut des siècles pour mûrir un peuple.

Cartier a donc pressenti qu'une grande et jeune nation comme la nôtre n'avait pas de pires ennemis que sa grandeur et sa jeunesse même, et il a ordonné cette grandeur et mis en paternelle tutelle, cette jeunesse.

L'unité, forme épurée de la perfection, se fera insensiblement par le travail des morts et des vivants, et surtout par l'influence de la Religion.... les bassins de la Tamise, de la Seine, du Rhin, et du Pô ne sont devenus qu'à la longue les plus magnifiques centres de culture intellectuelle, esthétique et religieuse... Plusieurs nations ont réalisé leur unité et cependant aucune ne peut se glorifier d'appartenir à une race homogène; toutes ont passé par le tourbillon des invasions qui mêlent et broient les éléments sociaux comme les vents d'automne mêlent les feuilles de nos forêts.

La philisophie de Cartier

D'ordinaire, cette unité se décide par la pré-éminence d'une des races en concurrence—celle qui a su se faire un tempérament de roi et saisir le sceptre de la pensée et de l'action... Et là-dessus il me semble voir Cartier se pencher sur sa chère province de Québec et sur toute cette incomparable vallée du Saint-Laurent, et lui dire: "Fille aînée de la grande famille, sois la Reine future. Tu es de haute lignée et le monde entier honore ou envie ta race! Je regarde ton front et j'y vois la clarté et le diadème de l'ordre; j'ouvre la main et tu m'offres la loyauté avec l'épée de combat; je sonde ton coeur et j'y trouve l'héroïsme et la bonté. "Fille, prospère, procède et règne."

L'unité ne tue pas la variété, mais elle sème la paix et la concorde dans la variété... Un Gallois ressemble à un breton de France autant qu'un Anglais à un montagnard de l'Ecosse et cependant les mêmes fifres et les mêmes cornemuses mirent le même frisson héroïque dans toutes les troupes de Wellington. De même un Flamand ne paraît avoir rien de commun avec un Provençal. Mais faites entendre à ces mêmes hommes une simple romance de la "Doulce France", de la France, tant jolie et tant aimée, et voici que leurs paupières se mouillent et que leurs coeurs se penchent sur la commune mère pour s'attendrir en famille.

Il n'y a pas d'unité durable sans un lien divin, pénétrant jusque dans les consciences et nouant ensemble tous les coeurs. Et quel est ce lien qui de milliers d'âmes ne fait qu'une âme?—Je veux le proclamer bien haut sous l'irrésistible pression de ma conscience. Ce lien est unique, ce lien est éternel et comme tout ce qui est éternel, il est descendu des cieux. Ce lien, c'est la religion qui par la Charité, triomphe de toutes les haines engendrées par le conflit des intérets. La religion a une puissance d'union que vous chercheriez en vain dans les morales nouvelles que l'on met de temps en temps en adjudication dans l'ancien monde comme dans le nouveau.

Un trait d'histoire

Voici un trait d'histoire que j'ai lu il y a peu de jours dans les notes intimes d'un officier français: "Nous sommes au 8 septembre 1786, les troupes françaises sont campées sur une des côtes du Danube, les troupes autrichiennes de l'autre, et parmi elles un régiment de nos émigrés. C'est le matin. On célèbre au camp des émigrés une messe militaire. Ce spectacle attire l'attention des sans culottes. Ils se pressent là-bas, sur le bord opposé du fleuve. Un coup de canon annonce l'élévation. Instinctivement un de ces sans culottes s'agenouille, puis un second, puis dix, puis cent, et la bénédiction du prêtre descend à la fois sur les têtes courbés des proscrits et des proscripteurs, des blancs et des bleus, réconciliés pour une minute dans ce qui fut la religion de leurs pères."

La religion et l'état

Sir Georges Cartier a toujours reconnu la puissance et la nécessité de ce lien. "La religion", a-t-il dit le 7 août 1870, "est la sauvegarde des peuples. Quelle reconnaissance la race canadienne-française ne doit-elle pas à son clergé? Si elle a conservé sa nationalité, sa langue, ses institutions, à qui le doit-elle, sinon à ce corps vénérable?"

Ecoutez aussi cette profession de foi: "Je suis catholique et jamais cette Chambre ni aucune autre Chambre, ni aucun pouvoir sur la terre ne me feront renoncer à ma foi. Mes convictions religieuses sont inébranlables et plusieurs me sauront gré de les avoir défendues."

La foi de Cartier

Dans une autre cirsconstance, il disait:

"Je suis catholique, j'aime ma religion, la croyant la meilleure, mais tout en me disant hautement catholique, je crois de mon devoir comme homme public de respecter la sincérité et les convictions des autres. Je suis Canadien-français, j'aime ma race, j'ai pour elle une prédilection bien naturelle, assurément mais... j'aime aussi la vôtre.

Je m'arrête sur ce voeur suprême du grand bienfaiteur du Canada; que ce voeu soit aussi le nôtre.

Ne nous engageons jamais dans des luttes fratricides; elles ne font pas seulement pleurer les mères, elles compromettent et souvent sacrifient la vie ou du moins la prospérité des nations. Les nations jeunes comme la nôtre doivent veiller sur les emportements d'un sang trop généreux et éviter les terrains où les luttes intérieures se produiraient fatalement. Pourquoi donc nous y heurter en perpétuels conflits de races et de langue quand nous possédons des forces surnaturelles pour les aplanir? Pourquoi nous laisser fasciner et aveugler par ce qui nous sépare, quand nous pourrions faire oeuvre de progrès en cultivant les verveilleux éléments d'union?

Le dévouement du patriote

Chaque race a reçu de Dieu, ou condensé par le travail de plusieurs siècles, dans son coeur et dans son esprit, un certain nombre de vertus qui sont ses vertus nationales. Groupons ces vertus en un magnifique faisceau, laissons-les se compénétrer, se fortifier naturellement, et nous aurons ainsi un trésor commun comme l'exquise fleur des génies de toutes les races.

Sir Georges Cartier a donné sa vie pour l'accomplissement de ce voeu. "Quant à moi, disait-il peu de temps avant sa mort, j'ai depuis longtemps renoncé au repos. Homme public, je fournirai ma carrière jusqu'au dernier souffle de mon existence."

Ce n'est donc pas seulement sur les champs de bataille que l'on cueille les roses du martyre pour les offrir à la patrie; chacun peut trouver son arène: Cartier est tombé en montant la garde de son pays. Et voilà pourquoi je veux répéter avec vous tous, sur le monument de sa propre gloire, cette strophe du poète:

"Ceux qui pieusement, sont morts
pour la patrie,
"Ont droit qu'à leur cercueil la
foule vienne et prie,
"Entre les plus beaux noms leur
nom est le plus beau,
"Toute gloire près d'eux passe et
tombe éphémère,
"Et comme ferait une mère,
"La voix d'un peuple entier les
berce en leur tombeau."

EN BELGIQUE

LE PERIL DE LA GERMANISATION N'EXISTE PAS

A la suite de la recrudescence de la lutte des Flamands pour leurs droits, les journaux évoquent à ce propos le spectre de l'invasion pangermaniste, lequel, comme tous les spectres, "revient" périodiquement. A en croire ces prophètes de déplorable augure, les flamingants sont en train, à dessein ou par mégarde, de faire un Etat prussien de cette pauvre petite Belgique, et la bonne ville de Bruxelles est déjà à demi allemande...

"Les Belges qui auront lu cela auront sans doute frémi de crainte, répond le "Journal de Bruxelles". Aussi donc, l'Ogre allemand, nous trouvant à son goût, se disposerait, comme ça, à ne faire qu'une bouchée de ce morceau de roi qu'est l'opulente Belgique. Et en abattant l'Orange sur l'arbre de la Liberté, suivant le calembour de notre chant national, nos pères auraient, comme on dit, travaillé pour le roi de Prusse! Eh! bien, ce serait du joli!

"Rassurons-nous; heureusement, nous n'en sommes pas encore là. Dire que la Belgique et Bruxelles se germanisent de jour en jour, c'est une grosse exagération, une "galéjade" méridionale. Il ne s'agit ni d'invasion, ni d'annexion pangermaniste.

"Il est vrai qu'une lente pénétration d'éléments germaniques s'observe dans notre pays et que l'immigration allemande s'y développe chaque jour davantage, dans les sphères commerciales surtout. En ces colons d'outre-Rhin, qui viennent s'établir chez nous sans aucun esprit de retour, certains pessimistes voudraient voir l'avant-garde, imposante déjà, d'une future armée d'invasion. D'autres dénoncent dans ce mouvement un péril économique, d'autant plus grave, assurent-ils, que la Belgique ne suffit pas à nourrir ses propres enfants.

* * *

"La première crainte est peu fondée. Quant au danger économique, ne le grossissons pas non plus; ces infiltrations réciproques qui s'opèrent entre deux peuples voisins, ces compénétrations qui finissent d'ordinaire par établir une juste balance entre le mouvement d'immigration et le mouvement d'émigration, sont une des nécessités de l'expansion des races jeunes, de la concurrence mondiale créée par la vie moderne dans le domaine des affaires, et, en un mot, du progrès.

"Au surplus, l'Angleterre, la Suisse, la Russie et la France elle-même, reçoivent chaque année, elles aussi, un fort contingent d'Allemands qui n'ont pas trouvé chez eux la situation à laquelle ils aspiraient. Sobres, économes, rangés, patients et laborieux, se contentant à leurs débuts d'un salaire que les autochtones refuseraient d'un geste de mépris (mais ceci est peut-être un mal), ces Métèques, arrivés pauvres, finissent, à force de travail, par se créer peu à peu une position honorable dans leur patrie d'adoption. Alors, ils se marient (les plus heureux épousent la fille de leur patron). Sans quitter ce pays qui leur fut accueillant: ils bâtissent ou achètent une maison qui les fixe au sol étranger; ils élèvent des enfants qui oublieront bientôt ou n'apprendront jamais la langue qu'ils eussent parlé s'ils étaient venus au monde de l'autre côté du Rhin.

"L'Allemand s'adapte aux idées, au langage, aux habitudes de sa patrie d'adoption, avec une docilité qui le rend assimilable aux races les moins "absorbantes" pourvu qu'elles appartiennent au monde civilisé. M. Edmond de Bruyn, dans son "Eloge d'Anvers", rappelle, en exaltant la puissance d'énergie de la Nouvelle Carthage, qu'elle transforme en quelques années et fond dans son creuset magique tous les éléments que l'Allemagne envoie sur les bords de l'Escaut. On peut le regretter pour l'orgueil anversois, mais pareille aventure n'a rien que d'ordinaire: elle se répète partout où s'exilent des Allemands.

"Tandis que l'Anglais transporte avec lui, jusqu'au bout du monde, ses moeurs, sa langue, son caractère, ses habitudes, ses préjugés, son vif amour-propre national, sans compter son "tub", sa théière, sa gourde de gin ou de whisky,—l'Allemand déraciné secoue, en voyageant, jusqu'au dernier atome de la terre patriale. Contre l'influence ambiante et l'emprise étrangère, aucune puissance racique ne réagit en lui: il les subit si aisément qu'il suffit d'une génération pour abolir dans sa famille toute trace d'hérédité allemande; ses enfants, s'ils connaissent encole la langue qui fut celle de leur père, ne la parlent qu'en manière de luxe, et comme nous ferions de l'anglais: quant à ses petits-enfants, ils n'en sauront plus un mot, sauf le cas où une "Fraülein" interviendrait à propos.

"Phénomène singulier, sans doute, et qu'on a peine à s'expliquer, mais qui s'avère irréeusable et dont, sans sortir de Bruxelles, je pourrais citer plus d'un cas fait pour convaincre les plus sceptiques.

* * *

"L'Allemand, quelles que puissent être ses profondes qualités, ne nous conquerra point, d'abord pour cette raison que nous réagissons plus fortement que lui, et puis parce qu'il manque de cette grâce, de cette souplesse que nous demandons, à peu près Français que nous sommes, pour être gagnée à une idée, à une langue, à une foi quelconque. Accueillons sans crainte les jeunes commerçants qui viennent de Breslau ou de Duseldorff, gagner en Belgique un pain honorable: ils ne changeront jamais rien à nos caractères raciques, à nos habitudes mentales, à tout l'essentiel de notre existence, matérielle, morale ou spirituelle. C'est bien plutôt nous qui les conquerrons, comme les subtils Latins faisaient de leurs vainqueurs, par la seule vertu d'un esprit plus vif et plus délié, d'une culture plus fine, d'un langage plus net et plus harmonieux.

"Remisons donc au magasin des vieux accessoires surannés ce grotesque épouvantail du péril pangermaniste, dont l'ombre vient périodiquement obscurcir la gaieté belge, et qui est bon tout au plus à faire peur aux étourneaux!"

LE PAPIER A JOURNAL

Cinquante mille troncs d'arbres doivent être sacrifiés quotidiennement pour fabriquer le papier nécessaire au tirage des soixante journaux anglais dont lord Northcliff dirige les destinées, soit comme propriétaire, soit comme actionnaire principal. Il a renoncé depuis longtemps à faire venir son bois de Norvège, malgré la quantité inépuisable de forêts que contient ce pays.

Les prix de revient des bois européens s'élevant toujours davantage, lord Northcliff s'est mis à la tête d'une Société par actions qui exploite méthodiquement les vastes forêts de l'île de Terre-Neuve. 5,500 kilomètres carrés ont été mis en friche et l'industrie du bois a donné naissance à une véritable ville de 3,000 habitants qui sont tous au service de la Société.

Les arbres sont abattus, transportés par eau jusqu'aux usines de Rushy-Fond, où de vastes scies circulaires en façonnent les troncs par morceaux de 80 centimètres. Après un triage minutieux le bois est passé au maillet. Vingt-quatre fouloirs servent à la fabrication de la pâte qui est expédiée par bateau à Gravesend, en Angleterre, où 1,000 tonnes de papier sortent chaque semaine des machines. C'est la quantité nécessaire au tirage hebdomadaire des 25 millions d'exemplaires qui forment le total des soixante journaux dont lord Northcliff dirige les destinées.

La netteté épargne les longueurs et sert de preuve aux idées.

Département des patrons



COSTUME POUR DAMES.

La blouse est un des plus jolis patrons de blouse-chemise et tient à la mode la plus nouvelle par la tombée des épaules. Elle se porte avec ou sans rempli au centre. Le collet est bas et renversé. Les poignets des manches sont d'un nouveau genre. Pour résumer ce costume est très joli et très chic.

Le patron No. 6,071 est pour mesures de buste de 34 et 42 pouces. La grandeur moyenne demande 2 1-4 verges d'un matériel de 36 pouces ou 3 1-4 d'un tissu de 27 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



POUR DEMOISELLES.

Ce patron fournit un joli modèle de costume pour jeunes filles Il ferme sur le coté gauche et le cou est enfermé dans un joli collet matelot. Les manches se terminent par des manchettes renversées à pointes. La jupe est en trois morceaux et à volant. On peut employer du cachemire, du chalis, de la soie, et autres matériaux convenables.

Le patron No. 6,086 est pour jeunes filles de 14, 16 et 18 ans. Pour jeune fille de 16 ans, il faut 5 verges d'un tissu de 36 pouces ou 4 3-8 d'un tissu de 48 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,
LA LIBERTE,
B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

A BAS LA REPUBLIC

Nombreuses arrestations à Lisbonne.

Madrid, 13 septembre.—Un nouveau complot contre la république du Portugal aurait été découvert à Lisbonne.

La police a trouvé une grande quantité de bombes, et beaucoup de personnes ont été arrêtées.

GRAND PELERINAGE IRLANDAIS A LOURDES

Le cinématographe en donnera une reproduction.

Dublin, 13.—Un pèlerinage irlandais, comme on n'en a pas vu depuis bien des années, se rend cette semaine à Lourdes, pour prier devant la grotte de la Vierge. Deux mille trois cent pèlerins ont quitté l'Irlande pour Londres, d'où ils se dirigeront sur la France divisés en deux groupes différents. Le cardinal Logue et des membres du haut clergé irlandais accompagneront le pèlerinage, auquel on a adjoint huit docteurs, vingt-deux gardes-malades et deux photographes qui reproduiront pour le cinématographe les incidents les plus importants du voyage.

LA MACEDOINE EN REVOLTE CONTRE LES BULGARES

Elle veut l'indépendance et l'autonomie.

Constantinople, 13.—Une sérieuse révolte contre les bulgares a éclaté dans cette partie de la Macédoine, située au delà de la rivière Maritza, qui par le traite de Londres doit appartenir à la Bulgarie.

Une dépêche spéciale l'Andrinople dit que tous les habitants de ce district ont proclamé l'indépendance et établi un gouvernement provisoire à Gumuldina. Ils ont envoyé une note aux grandes puissances pour demander un gouvernement autonome, et faire connaitre leur intention de réassister par tous les moyens possibles aux Bulgares.

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

Trente sept personnes blessées dont deux mortellement.

New-Madison (Ohio), 12.—Le New-York-Saint-Louis Express du Pensylvania Railroad a déraillé à quatre milles d'ici et trente-sept personnes ont été blessées, deux mortellement.

Six voitures du train ont été roulé dans un champ de maïs et se sont complètement renversées. Les deux dernières sont restées sur la voie.

On peut s'expliquer cet accident par le fait que la voie décrit en cet endroit une courbe très prononcée et que le train marchait à grande vitesse.

On fait remarquer à ce propos que les wagons étaient en acier et que bien qu'ils se soient jetés les uns sur les autres avec une extrême violence, aucun n'a été sérieusement endommagé.

Les voyageurs blessés ont été projetés contre les parois des wagons ou atteints par des débris de verre. Le mécanicien et le chauffeur ont été brûlés par la vapeur.

UN ZEPPELIN DETRUIT

On compte seize victimes.

Berlin, 11.—Le dirigeable "Zeppelin-L-I", de la marine allemande, a été détruit ce soir par un ouragan, à dix-huit milles au nord d'Héligoland.

Des torpilleurs furent immédiatement envoyés sur le lieu du sinistre et purent sauver six des pilotes. Seize autres avaient disparu; il est certain qu'ils ont péri, car le ballon coula rapidement dans la haute mer.

Parmi les victimes se trouvent le capitaine Metzing, commandant de la division des dirigeables de la marine, le capitaine Hanne, commandant du ballon détruit, et le baron de Maltzahn.

D'après les dernières dépêches, sept aéronautes ont été sauvés, quinze auraient péri. Le dirigeable mit une heure à couler. L'ouragan s'était déchainé si rapidement qu'il avait été impossible au commandant d'atteindre la côte.

LA TOURNEE BRYAN

La presse européenne croit ou feint de croire à une tournée de cirque.

Paris, 12.—Le "Matin" a lancé ce matin une histoire qui fait un bruit énorme dans toutes les capitales européennes. Il a publie un article sur les déplacements du secrétaire d'Etat Bryan, et cet article est placé sous les titres suivants, imprimés en lettres colossales:

"M. Bryan fait frémir Washington.

"Il part en tournée avec des acrobates, des hypnotiseurs et des presdigitateurs."

Toute la presse européenne commente avec stupéfaction la "tournée de cirque" à laquelle prend part le secrétaire d'Etat.

Le "Daily Mail", de Londres, donne une liste évidemment fantaisiste—dans laquelle on devine bien l'intention ironique—des principaux "numéros" de cirque encadrant l'exhibition de M. Bryan.

Dans les cercles diplomatiques, on est absolument confondu.

Les Américains de Paris ressentent profondément l'humiliation qeu leur inflige M. Bryan, et ils espèrent que cette histoire n'est qu'une invention de journal à sensation.

LE CONCOURS ATHLETIQUE DE ROME

L'Alsace-Lorraine se classe première.

Rome, 11.—Le concours international des sociétés athlétiques catholiques a pris fin. Le classement est le suivant:

Alsace-Lorraine, première; Irlande, seconde; Canada, troisième.

L'ALLEMAGNE CREE UNE NOUVELLE ILE

Elle servira de port à la flotte allemande.

Londres, 11. — L'Allemagne vient de créer une nouvelle île dans la mer du Nord.

Elle est située près de la partie sud de Héligoland et n'a que la moitié de son étendue. Les matériaux nécessaires sont envoyés d'Allemagne. Héligoland est très peu connu, ne contenant que des constructions militaires, aussi chaque nouvel arrivé est-il surveillé avec soin.

Un correspondant du "Daily Mail" qui vient de revisiter Héligoland où il ne s'était pas rendu depuis deux ans, dit qu'il a découvert une nouvelle île qui abrite de petits croiseurs, des sous-marins et des torpilleurs.

D'après lui il est surprenant de voir comment Héligoland a changé. C'est maintenant une énorme forteresse navale, défendue par des canons Krupp qui tiennent en respect tous ceux qui tenteraient de l'approcher.

ON RETIENT LES CADEAUX DE L'EX-ROI MANUEL

Des troubles très graves se seraient produits dans la capitale.

Londres, 11.—La chambre municipale de Lisbonne a confisqué un cadeau renfermé dans une boîte portant l'adresse de l'ex-roi Manuel, cadeau qu'on lui avait envoyé à l'occasion de son récent mariage. Le colis a été déposé à la douane, et il y restera aussi longtemps qu'un clef obligeante ne sera pas envoyée pour en ouvrir la porte.

Sur la boite est écrit: "La ville de Lisbonne au roi". Telle est la raison pour laquelle on a confisqué le cadeau.

Si cela est exact, la municipalité ne consentira pas à l'envoi aussi longtemps que l'inscription n'aura pas été enlevée.

Le "Daily Telegraph" a reçu la dépêche suivante de son correspondant:

Les royalistes ont protesté énergiquement contre la non expédition d'un télégramme à l'exroi Manuel dans lequel ils le félicitaient de son mariage. Des bombes ont même été jetées, s'ajoutant aux protestations du gouvernement.

UN FOU ASSASSIN

Terrible scène de carnage dans un village du Wurtemberg

Stuttgard (Wurtemberg), 11—Après avoir tué durant leur sommeil sa femme et ses quatre enfants, un maître d'école atteint de folie, et qui habitait le village de De gerloch, se rendit de grand matin dans le bourg voisin de Mulhausen et tua plusieurs personnes après avoir mis le feu à leurs maisons. Il se réfugia alors dans une étable et y tua tous les animaux. Il put être enfin arrêté après avoir épuisé les deux cent cinquante cartouches dont il s'était muni. Les habitants du village se vengèrent en le criblant de coups de fourche. Son état est désespéré.

A son arrivée à Mulhausen on ne savait pas que c'était un ancien meurtrier qui avait pris la fuite. Ce ne fut qu'après cette terrible scène, que la police pénétra dans son appartement à Degerloch, où il enseignait et trouva le corps de sa femme et de ses enfants.

De l'avis des docteurs on pense que des vingt personnes blessées par Wagner, cinq mourront certainement, si autres sont dans un état des plus alarmants.

Après avoir mis le feu à la première maison du village, Wagner se mit à tirer des coups de revolvers sur tous ceux qu'il rencontrait ou qui se montraient aux fenêtres.

On croyait que le village venait d'être attaqué par une bande de voleurs. Les uns se précipitaient à l'église pour y sonner les cloches à toute volée, les autres accouraient dans les casernes les plus proches demander du secours. A ce moment, un agent de police du village excité par quelques courageux citoyens se précipita sur Wagner qui marchait au milieu de la rue pricipale, le figure converte d'un masque, un revolver dans chaque main et une autre paire en réserve dans sa ceinture.

L'agent, bien que blessé deux fois par les balles de Wagner continua à courir sur lui bien qu'armé seulement d'un sabre. Il réussit enfin à l'atteindre et à s'emparer de lui alors qu'il rechargeait son revolver. Wagner bien que terrassé continua la lutte et blessa également l'agent une troisième fois. Quelques paysans armés grossièrement, arrivèrent alors et lui fracassèrent le crâne et lui brisèrent une main.

* * *

On savait que Wagner était alcoolique mais ses amis ne s'étaient jamais aperçus de sa folie.

On croit qeu le coup était médité de longue date.

Avant de quitter le lieu du crime, il envoya à un journal de Stuttgard une lettre sans suite, où il disait: "Je ne crois pas qu'il y ait un Dieu. Je me suis donne au diable. Je voudrais pouvoir torturer tout le monde sans user de mon pistolet, mais je sais que chacun ne peut tomber entre mes mains. Depuis bien des années je dors avec un couteau et un revolver sous mon oreiller."

LES CRIMES DES SUFFRAGETTES

Elles mettent le feu à un collège anglais.

Londres, 10.—Le fameux collège de Dulwich situé dans la banlieue sud de Londres et dont l'érection en 1870 avait coûte $500.00, a été incendié en deux places différentes, par les suffragettes.

Des brochures de propagande avaient été fixées aux arbres du voisinage par des épingles à chapeau. Ceci est encore une preuve que "l'escadron incendiaire" des suffragettes militantes en est l'auteur.

Un policeman occupé à faire sa ronde dans le voisinage, aperçut à temps les débuts de l'incendie, pour lancer l'alarme à trois brigades de pompiers qui purent arriver à temps pour empêcher le magnifique édifice d'être la proie des flammes.

Les suffragettes avaient placé dessein sur le plancher des bidons de pétrole vides et de l'huile pour éclairage, ce qui indiquerait assez le but incendiaire de ces dernières.

Le collège de Dulwich, dénommé "Collège du don de Dieu", remonte à l'année 1619. Il avait été fondé par Edward Alleyn un ami de Shakespeare. Six cents élèves y recevaient une instruction des plus complètes. Des cours élémentaires y étaient suivis également.

MANIFESTATION CATHOLIQUE A ROME

Sociétés athlétiques au Vatican.

Rome, 12.—De nombreux agents de police, des carabiniers et des troupes gardaient les rues de Rome, depuis l'église Saint-Jean-de-Latran, où les sociétés avaient entendu la messe, jusqu'à la basilique de Saint-Pierre, où elles se rendirent pour être reçues par le pape.

On avait préparé une grande parade, qui fut interdite par la police, en raison des menaces réitérées des anticléricaux.

Bien que toutes les mesures aient été prises pour assurer le bon ordre, on entendit les catholiques crier à différentes reprises. "Vive le pape!"

Les anticléricaux ripostèrent en répondant: "Vive la libre pensée!"

Les sociétés athlétiques murent quatre heures pour arriver à Saint-Pierre, où elles déployèrent leurs drapeaux. Elles passèrent de là dans la cour de Saint Damase et s'agenouillèrent quand le pape parut au balcon entouré de la cour pontificale.

La soeur du pape, Maria Sarto, sa nièce et son frère assistaient à la cérémonie dans une tribune spéciale.

Les membres des différentes sociétés, les pèlerins et autres personnes présentes étaient au nombre de 8,000.

Après avoir reçu la bénédiction apostolique, ils se relevèrent et poussèrent un triple hourra.

Le pape demanda pourquoi la parade n'avait pas eu lieu et recommanda une grande prudence.

"L'Observatore romano" publie un article inspiré par le Vatican, où il proteste de la défense apportée à l'exéution de la parade, ce qu'il considère comme une offense à la liberté des catholiques, et prie les sociétés athlétiques, spécialement les Fils de la libre Amérique, de raconter dans leur pays quelle sorte de liberté et d'indépendance les lois italiennes accordent au saint-siège.

UN VICE-ROI EN IRLANDE.

Le duc de Connaught aurait été choisi.

UN VICE-ROI EN IRLANDE

Londres, 13.—Suivant le compte rendu du "Post", journal de Liverpool, on tient pour certain que le duc de Connaught, actuellement gouverneur général du Canada, serait nommé premier vice-roi d'Irlande, lorsque le gouvernement autonome sera établi. Le prince Arthur succèderait alors à son frère comme gouverneur général du Canada, avec le titre de duc de Kent.

Le journal ajoute qu'au cas où le duc de Connaught ne pourrait accepter le titre de vice-roi d'Irlande, le duc de Norfolk, grand-chef laïque de l'Eglise catholique en Angleterre, prendrait sa place.

MORT DU CARDINAL VIVES Y TUTO

Sa dernière maladie.

Rome, 11.—Le cardinal Joseph Calasanctius Vives y Tuto, préfet de la congrégation des affaires étraugères est mort dimanche. Il avait été opéré récemment de l'appendicite.

Né à Saint-André de Levaneras, diocèse de Barcelone, le 15 février 1854, il fut créé et proclamé cardinal le 12 juin 1890. Au commencement de l'été, on disait qu'il avait perdu la raison, mais les docteurs reconnurent dans la suite qu'il était atteint de neurasthénie. Il se retira dès lors au monastère de Frascati aux environs de Rome.

Le cardinal était arrivé à une des plus hautes situations au Vatican, après l'élection de Pie X. On le considérait comme un candidat probable à la succession au trône pontifical.

LES MORTS PAR LA FOUDRE

D'une récente étude, par A.-J. Jex Blake, sur la mort par les courants électriques et la foudre, publiée dans "Nature", la mort par la foudre serait particulièrement rare en Angleterre, où l'on ne compterait guère que 12.4 morts par an, soit 0.36 par million de vivants. En Hongrie, la mortalité serait de 16 par million; en Styrie et Carinthie, de 10 environ; de 4.4 en Prusse; de 3 en France et en Suède; de 2 en Belgique.

Aux Etats-Unis aussi, la mortalité serait élevée, de 10 par million. Les orages sont fréquents et la proportion des habitants exposés à la foudre considérable.

Le nombre des individus frappés par la foudre est beaucoup plus grand. C'est dire qu'on ne meurt pas toujours. Ainsi, dans une église contenant 300 personnes, sur laquelles la foudre tomba, 100 personnes perdirent connaisance; 30 durent prendre le lit et 6 seulement furent tuées.

Une statistique, au sujet de 62 personnes frappées dans le Schleswig-Holstein, montre que 10 furent tuées; 20 paralysées; 55 stupéfiées, et 7 n'eurent presque rien.

En 1905, la foudre tomba sur une tente renfermant 250 personnes: 60 tombèrent sur le sol. Une seule fut tuée sur-le-champ; une autre respira quelques minutes encore; le reste se rétablit. Un troupeau de moutons fut moins favorisé: sur 1,800 bêtes, 1,200 furent jetées à terre et 556 moururent.

Les lésions déteminées par la foudre sont souvent très curieuses: les lésions cutanées en particulier, qui rappelllent souvent la feuille de fougère, et sur le mécanisme desquelles on a souvent discuté; certaines lésions profondes aussi. Par exemple, on a vu des cas où le talon était lacéré et le calcaneum fracassé. Faut-il admettre que, sur ce point, il y a eu un dégagement de chaleur et une vaporisation tels que les tissus ont fait explosion? Il le semble: on ne voit pas bien comment expliquer les faits autrement.

Où doit-on se tenir en cas d'orage? Dedans plutôt que dehors, répond l'auteur, et dans un grand édifices plutôt que sous un hangar. Il faut tenir portes et fenêtres fermées et rester à distance de la cheminée.

Dehors, il faut éviter avant tout le voisinage de clôtures métalliques, les haies, les cours d'eau, les arbres isolés, les foules et les troupeaux. Il ne faudrait pas redouter d'avoir les vêtements trempés, semblerait-il, car alors, la foudre suit les vêtements devenus conducteurs au lieu de traverser le corps. Il est vrai qu'elle les arrache souvent; mais on aimera probablement mieux souffrir momentanément dans sa pudeur que de perdre la vie.

Quant au traitement des foudroyés, il serait simple, beaucoup d'air ou respiration artificielle (Sylvester ou Schaefer). L'essentiel est d'intervenir très vite.

Henry de Varigny.

LA PLUS GRANDE CATARACTE DU MONDE

Quelle est la plus grande cataracte du monde?

Celle du Niagara.

Erreur!

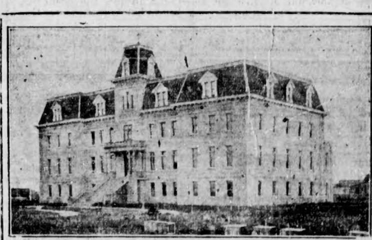
Les chutes du Niagara sont battues et de beaucoup par deux autres cataractes: celle de Victoria, en Australie, et celle de Kaieteur, dans la Guinée anglaise. Cette dernière est la plus colossale. Le Niagara et Victoria sont, comparés à elle,... ce que la cascade du bois de Boulogne est aux chutes du Rhin, à Schaffouse.

Les chutes du Kaieteur ont été découvertes en 1871. Elles sont prodigieuses. Ceux qui les ont visitées—ils ne sont pas nombreux—sont revenus émerveillés de la splendeur puissante du gigantesque spectacle qu'elles offraient.

Les eaux—ce sont celles du Potaro—se précipitent aux cataractes de Kaieteur d'une hauteur de 275 mètres, c'est-à-dire d'une hauteur double de celle de Victoria, et cinq fois supérieure à celles du Niagara.

La masse liquide est telle qu'on a pu évaluer sa force à un million trois cent mille chevaux-vapeur.

Quelles sources d'énergie, à peu près inépuisables, ces chutes monstrueuses réservent à l'homme lorsqu'il aura extrait des entrailles de la terre la dernière benne de charbon!



Le Marché Agricole

GRAIN

Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	86⅛
No. 2 Northern	84⅞
No. 3 Northern	83½
No. 1 rejected seeds	81⅞
No. 2 rejected seeds	79⅞
No. 1 Hiver rouge	88
No. 2 Hiver rouge	85
No. 3 Hiver rouge	83

Avoines—

No. 2 C. W.	36¼
No. 3 C. W.	34¾
Extra No. 1 Feed	35¾

Orge—

No. 3	48
No. 4	45½
Feed	43½

Lin—

No. 1 N. W. C.	1.27

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix. Prix	$5.75 à $6.00
Bonnes vaches et génisse. Prix	$5.15 à $5.25
Vaches moyennes et genisses. Prix	$4.25 à $4.60
Vaches ordinaires. Prix	$2.50 à $3.00
Boeufs de première qualité. Prix	$4.00 à $4.25
Boeufs qualité ordinaire. Prix	$3.50 à $3.75
Vaches laitières, première qualité. Prix	$50.00 à $65.00
Vaches laitières, moyennes. Prix	$35.00 à $45.00

VEAUX.

Veaux de choix. Prix	$7.50 à $8.00
Bons veaux, pesants. Prix	$5.00 à $6.00

BREBIS.

Brebis de choix. Prix	$5.00 à $5.25
Brebis de printemps. Prix	$6.50 à $7.00

PORCS.

De choix	$9.00 à $9.25
Roughs and heavies. Prix	$7.00
Stags	$5.00

BEURRE DE CREMERIE

En brique	.29
Séparés	.23
No. 1	.21
No. 2	.17
Decuisine	.15

FROMAGE.

Ontario (nouveau)	14½
Manitoba (twins)	13

OEUFS

Frais	.22

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.

	Cotton	Jute
Five Roses, au baril	5.60	5.50
Lakewood	5.30	5.20
Harvest Queen	5.00	4.90
Medora	3.90	3.80
XXXX	3.00	2.90

Western Can. Flour Mills Ltd.

Purity, au baril	5.60
Three Stars	5.00
Maitland	4.50
Huron	4.20
Medallion	5.30
Battle	4.80

Ogilvie Flour Mills Co.—

Royal Household, par sac de

98 livres	2.80
Mount Royal	2.70
Glenora	2.55
Fall wheat	2.55
Graham	2.55
Centennial	2.45
Manitoba	2.25
Fancy XXXX	1.60
Imperial	1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd.

Au char

	98s Cotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65

Rolled Oats—

80-lb sack	1.75	
Morning Glory	1.85	
Bran. en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN

Manitoba, nouveau	$16.00
No. 1	15.00
No. 2	12.00
No. 1 Naturel, la tonne	11.00
No. 2 Naturel	10.00
No. 3 Naturel	9.00
Mil. No. 1	24.00
Mil. No. 2	23.00

CHRONIQUE AGRICOLE

LE SOUFFLE

Le *souffle* du cheval, est aussi appelé la *pousse*, c'est le vrai nom, l'asthme, l'emphysème pulmonaire.

La pousse est causée par la rupture des alvéoles du poumon. Elle existe chez la plupart des chevaux qui ont fait, un peu longtemps, du travail de route. On l'observe rarement chez les jeunes chévaux.

Elle se reconnait à ce que le cheval a une toux petite, sèche, courte, sans rappel, pénible, expulsée avec effort, quinteuse, accompagnée d'expulsion de gaz par l'anus. En outre de la toux, il y a toujours écoulement des naseaux d'un liquide semblable à du blanc d'oeuf. Enfin, la respiration est accompagnée de ce qu'on appelle le *coup de fouet*.

Chez le cheval non poussif, la respiration se fait en deux temps; chez le poussif, elle se fait en trois temps. Les côtes sont d'abord soulevées (1er temps), puis elles sont abaissées (2ème temps); il y a là un temps d'arrêt, enfin elles achèvent le mouvement expiratoire (3ème temps) au même moment on observe une gouttière entre le bout inférieur des côtes et le ventre.

Les naseaux sont toujours plus ou moins dilatés.

La pousse est accompagnée d'autres symptômes qui ne peuvent intéresser ceux qui ne sont pas médecins; nous les passerons donc sous silence.

La pousse est une maladie incurable; cependant elle n'est pas incompatible avec le travail de route. Nous avons vu des chevaux poussifs accomplir, durant plusieurs années, des travaux rapides et durs. Ceci ne s'applique pas aux jeunes sujets; c'est un fait reconnu qu'un jeune cheval de 4 ou 5 ans poussif, n'est plus bon à grand'chose. Mais finalement, chez tous les chevaux poussifs, la maladie se complique de bronchite chronique, de maladie de coeur, etc. C'en est alors fini du patient.

Traitement.—Au début, il est possible d'enrayer la marche de la maladie en donnant durant plusieurs mois:

Arsenic..........5 grains matin et soir, mêlé à la portion.

La nouriture devra être humide. C'est pourquoi les *bouettes* conviennent mieux que l'avoine sèche, le foin macéré dans l'eau froide mieux que le foin sec.

Le cheval poussif est quelquefois pire, quelquefois mieux; ces alternatives dépendent de plusieurs causes, telles que le vent nord-est, l'atmosphère humide, la lenteur de la digestion, etc.

Il est possible de faire disparaitre pour un temps tous les signes de la pousse, ceci est bien connu de certains maquignons peu scrupuleux; cependant nous ne croyons pas nécessaire d'indiquer les moyens pour atteindre ce résultat.

Une foule de médicaments patentés sont recommendés pour guérir la pousse. Que nos lecteurs ne se fient pas à ces réclames. La pousse ne peut pas être guérie; mais le patient peut être soulagé par toute préparation à base d'arsenic. Ainsi la liqueur de Fowler, qui est une solution arsénicale, donnée pendant longtemps soulage plus ou moins le patient. On la donne à la dose d'une cueillerée à thé deux fois par jour.

CREME DE PETITS SEPARATEURS

"Certaines personnes ayant à coeur les intérêts de l'industrie beurrière ont vu avec alarme l'introduction de l'écrémeuse à bras, ou "petit séparateur", et l'abandon du système de l'écrémage à la fabrique dans certains districts pour l'écrémage à domicile. Elles prétendent, et non sans raison, que le beurre de crème séparée à domicile, dite "crème ramassée" est, en général, de qualité inférieure à celui de crème séparée à la beurrerie même. On a remarqué particulièrement que, partout où le petit séparateur sur la ferme a remplacé le séparateur central à la beurrerie, l'arôme du beurre accusait presque invariablement une détérioration plus ou moins prononcée. Devant des résultats si menaçants pour l'industrie beurrière, il n'est pas étonnant que l'on s'oppose à ce changement et qu'on le condamne dans certains milieux. Les exportateurs ont été unanimes à le dénoncer et ont fait entendre des plaintes amères sur l'infériorité de quelques beurres de crème ramassée.

"Nous sommes d'accord avec ceux qui disent qu'une grande partie du beurre de crème ramassée a été jusqu'ici de qualité inférieure, et nous croyons également qu'il est plus facile d'atteindre un haut type d'excellence avec le système d'écrémage à la fabrique, mais nous ne pouvons admettre qu'il soit impossible de faire du beurre de premier choix avec la crème ramassée. En discutant cette question, on fait trop souvent l'erreur d'imputer au système des défauts attribuables seulement aux modes d'opération. Si, à une beurrière où l'on reçoit le lait entier, le fabricant laissait sa crème plusieurs jours après la séparation sans surveiller le moindrement sa température et son acidité, ou sans la protéger contre les influences néfastes de toutes sortes, croit-on que ce fabricant réussirait à produire un beurre de première qualité? Et cependant, règle générale, c'est là justement ce qui a lieu dans une beurrerie où l'on reçoit la crème de petits séparateurs, et où cette crème n'est livrée que deux ou trois fois par semaine. Dans la fabrication d'un beurre de choix la partie la plus essentielle du procédé est la maturation de la crème. Or, il est impossible au fabricant d'obtenir une maturation convenable quand la crème qui lui est apportée est déjà sure, contaminée, ou très fermentée.

"On s'explique sans peine pourquoi la crème est dans un état si peu satisfaisant à l'arrivée à la beurrerie. Dans bien des cas, elle n'est pas assez refroidie, ou même elle n'est pas refroidie du tout après la séparation, et comme on le garde plusieurs jours à des températures relativement élevées, elle se détériore promptement.

"Il n'y a donc pas là de défaut inhérent au système; c'est la méthode qui laisse à désirer. Rien ne s'oppose à ce que la crème de petits séparateurs puisse être livrée à la beurrerie à l'état doux et non fermenté. De fait, il est plus facile de prendre soin de la crème que du lait entier. La quantité à refroidir est moins grande; les ustensiles dans lesquels la crème est conservée peuvent être nettoyés aussitôt vides; il est plus facile de leur trouver une place convenable, etc.

"Une pratique répandue est de verser la crème de plusieurs patrons dans le même bassin avant de la faire inspecter ou examiner par une personne ayant l'entraînement voulu pour juger de la qualité, à même de la critiquer intelligemment, et de donner des conseils tendant à son amélioration. Ici encore la faute en est à la méthode et non pas au système.

"Malheureusement, ce système de petits séparateurs a été inauguré sur une mauvaise base et la faute en est aux agents d'écrémeuses centrifuges. Le manufacturier fait plus d'argent en vendant un certain nombre de petites machines qu'en en vendant une grande; par conséquent il applique toute son énergie à la vente des premières et il en résulte l'établissement de beurreries à ramassage de crème. Des agents persuasifs ont été employés pour pousser la vente des séparateurs et même pour organiser des beurreries. Mus par le désir de réussir, ces agents ont prétendu qu'il n'était pas besoin d'apporter la crème plus d'une ou deux fois par semaine, qu'il suffisait de laver le séparateur une fois par jour, etc. Comme nous venons de le dire, ces hommes sont persuasifs; c'est à cause de cela qu'on les choisit pour ce travail; ils se mettent en relation directe avec des cultivateurs, et ils ont exercé ainsi une influence considérable au détriment de l'industrie laitière, influence que l'on ne pourra corriger qu'avec le temps."

Les procédés employés dans la fabrication du beurre de crème ramassée n'ont reçu jusqu'ici que peu d'attention. Quelques autorités en industrie laitière ont pensé qu'il ne serait pas sage de venir en aide à un système qu'elles n'approuvaient pas. On trouve cependant au Canada de grands territoires où le système d'écrémage à domicile est le seul pratique, et ce système parait être populaire dans l'Ontario. Or, il importe, même pour les beurreries qui reçoivent le lait entier, que le beurre de crème ramassée soit de la meilleure qualité possible.

Si, dans certains districts, pour diverses raisons économiques, les cultivateurs jugent que le système d'écrémage à domicile leur convient mieux et qu'ils se décident à l'adopter, il faudra qu'ils se résignent à l'une ou l'autre de ces deux choses: refroidir la crème immédiatement après l'avoir séparée du lait et la tenir fraîche et douce jusqu'à ce qu'elle soit livrée à la beurrerie, ou accepter pour leur beurre un plus bas prix.

LE MARCHE

LETTRE SUR LE MARCHE DES GRAINS PAR LA PRODUCERS' GRAIN COMMISSION CO.

"Maintenant que la récolte du grain est faite, la grande question est l'effet probable du tarif américain sur le blé. Ce tarif pourvoit à l'entrée libre du blé de tous les pays dont le tarif ne heurte pas le grain américain. Telle que la situation est actuellement il y aura un droit de dix centins sur le blé canadien de sorte que jusqu'à la prochaine réunion du parlement canadien, en janvier, il ne peut y avoir de libre échange entre le Canada et les Etats Unis. Ce sera la première occasion du gouvernement canadien de supprimer nos restrictions à l' entrée du blé américain. Il n'est pas certain que le gouvernement fera disparaître ces restrictions et peut-être considerera-t-on essentiel pour le Canada de conserver dans le monde son rang de producteur de blé de haute qualité. D'un autre coté on ne doit pas oublier qu'il y a au sud de nous un important marché où nous pouvons avantageusement disposer de notre blé et il pourrait nous être avantageux de sacrifier notre réputation de producteur de blé de haute qualité afin d'avoir accès à ce marché. Naturellement les compagnies de voie ferrée feront tout leur possible pour prévenir une exportation vers le sud car cela les priverait du long transport du grain qui est maintenant l'une de leurs grandes sources de revenue.

La semaine dernière, une très belle température a aidé à la maturation des grains. En vérité, tout l'automne a été exceptionnellement favorable aux producteurs de grains. Les échantillons de grain battu sont excellents. Aux Etats Unis la récolte du blé d'hiver a donné un excellent résultat au battage et l'on escompte une résolte qui battra tous les recors. Les chifres officiels sur la récolte aux Etats Unis ne varient guère pour le mois et sont les suivants: blé du printemps, 75.3, production: 243,000,000. Tous les blés: 754,000,000. Condition du blé d'inde, 65.1, production, 2,351,000,000. Condition de l'avoine, 74, production 1,400,000,000. Une des principales raisons qui ont contribué à maintenir le prix du grain, ce sont les pertes importantes subies dans la récolte du blé d'inde, employé surtout dans l'alimentation des cochons et des bestiaux. Ces pertes veulent dire qu'une bonne partie du blé inférieur sera employé à l'alimentation des bestiaux. Une autre raison qui a influencé notre marché c'est la nouvelle d'une pauvre récolte en France. D'un autre coté la Russie a une excellente récolte: tous les rapports de ce pays sont bons et l'expédition forte. Les spéculateurs attendent anxieusement la récolte de l'Argentine qui ne se fera pas avant janvier.

Durant les dernières semaines, la demande de l'étranger pour nos grains n'a pas été forte. Mais les rapports du marché de ce matin indiquent un changement et on rapporte qu'une bonne quantité de blé sera expédiée par la mer en octobre.

Les conditions du transport par eau à l'est de Fort William serant meilleures que d'habitude grâce aux améliorations dans les entrepôts de Buffalo et Montréal quoique les taux de fret soient élevés. Les expéditions d'octobre sont cotées à Buffalo à 2 centins du boisseau.

La semaine dernière, le marché de l'avoine a été bon, les prix d'octobre montant de 36⅝ à 37⅛. Cette force du marché de l'avoine est aussi due au bon état du marché du blé d'inde. Il y a aussi une bonne demande d'orge 3 C. W. atteignant le pri xde 50 centins. Le lin a dégringolé, tombant pour octobre de 1.42, prix d'il y a quelques semaines, à 1.29 aujourd'hui.

Etat du blé en entrepôt à Fort William, vendredi dernier:

Blé (1913) 1,431,797, (1912) 1,661,658; Avoine (1913) 2,049,314, (1912) 2,258,130; Orge (1913) 392,336, (1912) 353,091; Lin (1913) 1,621,247, (1912) 237,347.

Samedi et dimanche, dix-sept cents chars de nouveau grain ont été inspectés à Winnipeg. Hier on estimait qu'il y avait à inspecteur deux mille chars. Actuellement une prime est payé pour le grain livrable à Fort William, mais cette prime peut tomber d'une journée à l'autre par suite de l'augmentation en arrivages du nouveau grain.

	1ère qualité	Sale
1 Nor.	86¾	81¾
2 Nor.	84¾	79¾
3 Nor.	83½	

	Rejeté.	Hiver
1 Nor.	81¾	88
2 Nor.	79¾	85½
3 Nor.		83½

	Avoines.
2 C. W.	36¼
3 C. W.	34¾
Ex. 1 Feed	35¾
1 Feed	34¼
2 Feed	32¾

	Lin.
1 N. W.	$1.27
2 C. W.	1.24
3 C. W.	1.11½

	Orge
3 C. W.	48
4 C. W.	45½
Rej.	43½
Feed	43½

PREDICTIONS

	Blé	Avoines	Lin.
Oct.	86¼	36⅝	$1.29
Nov.			1.30¼
Dec.	85¼	36⅝	1.28¼
May	90¼	40¾	

LE RONFLEMENT DE LA TOUR EIFFEL

Le commandant Tilho, si connu par ses grandes explorations africaines, a été chargé par l'Académie des inscriptions de rechercher les traces de la transmission des signaux de la tour en Afrique.

Il vient d'envoyer des nouvelles à M. Henri Cordier. Et il rapporte, entre autres choses, qu'il a essayé d'entendre, au milieu de la brousse lointaine, les signaux horaires envoyés par la tour Eiffel.

Mais les insectes se posent en grand nombre sur les appareils; et il est très malaisé de distinguer leurs ronflements animaux des ronflements scientifiques de la tour Eiffel. Le commandant Tilho se trouve dans l'impossibilité de reconnaître avec certitude les signaux partis du Champ de Mars.

Alors, il attendra d'être averti que la tour envoie ces signaux par transmission musicale.

Sa lettre est datée de Massakory, entre Fort-Lamy et Mao. Et il est vraiment émouvant de penser que, dans une bourgade nègre, un homme, un Français, penché sur ses appareils, cherche à distinguer les appels lancés par la grande tour, et à entendre, si loin, un petit bruit venu de la patrie.

C'est être bien impertinent de vouloir faire croire qu'on n'a pas assez d'erreurs pour être heureux.

LES CHIENS D'ARTILLERIE

Les chiens sont en train de prendre une place importante dans l'armée. L'administration militaire belge a résolu d'employer le meilleur ami de l'homme à tirer les mitrailleuses légères.

Les premiers essais ont eu lieu au régiment de carabiniers de la caserne du Prince-Baudoin et les résultats ont été extraordinairement satisfaisants. Le seul reproche qu'on eut à adresser à ces braves chiens de trait fut leur excès de zèle. Ils se mirent à la tâche avec un entrain bruyant, avec des hurlements de joie qui ne sont guère opportuns pour une armée en campagne. Mais quelques exercices ont suffi à modérer cette ardeur démesurée et à inculquer aux chiens-recrues les premiers éléments de l'esprit de discipline.

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

MM. Edmond Poirier et Marcel Mollot sont de retour de Sainte-Rose du Lac, Man.

* * *

M. et Mme J. Galloway ont eu la douleur de perdre leur fils Henry, décédé mardi dernier à l'âge de deu ans et demi. M. et Mme Galloway ont accompagné la dépouille mortelle de leur fils à Galva, Illinois, lieu de la séputure. Nos condoléances à la famille en deuil.

* * *

Le Dr Cunningham, de Carman, Man., était parmin nous cette semaine, ainsi que le Dr Bouthillier, de Starbuck, Man.

* * *

M. Arthur Guyot, de Sainte-Rose, Man., est en promenade chez sa mère Mme Veuve Guyot.

* * *

M. Arcand, de Sainte-Gertrade, P. Q., est en visite depuis quelques jours chez son beau-père le Capitaine Joseph Piché.

* * *

Melles Marie Guyot et Joséphine Painchaud sont en promenade à Winnipeg, Man.

* * *

M. Pierre Beaupré est indisposé depuis quelques jours; il est forcé de garder sa chambre. Nous espérons le voir complètement rétabli sous peu.

* * *

Le fils de M. P.-A. Bouvier, Lionel, est aussi malade; nous espérons que cette épidémie de maladies se terminera bientôt.

* * *

Mme Maurice Piché, de Saint Boniface, est l'hôte de M. Alfred Piché, Sr.

* * *

M. Joseph Painchaud, commis-marchand chez M. Edmond Poirier, est en voyage d'affaires à Winnipeg cette semaine.

* * *

Mme V. Beaupré est de retour de Stony Mountain, Man., où elle a passé quelque temps chez sa fille Mme Daignault.

Yvonnie.

SAINT-LEON

Au cours d'un récent orage le foudre s'est abattue sur une des meilleures vaches laitières de M. Jos.-Ad. Labossière.

* * *

M. Omer Leblanc vient d'être éprouvé par un sinistre qui a détruit complètement écurie, remise, foin, etc. Ce sinistre est dû à la légèreté de jeunes garçons qui s'amusaient à faire griller un rat, lequel rat en se sauvant communiqua le feu aux matières sèches, paille et foin, en abondance en cet endroit. Nos sympathies.

* * *

Enfin, nous pouvons lire avec plus de fierté, de joie aussi, la nouvelle inscription "Bureau de Poste". Toutes nos félicitations à ceux qui ont su si bien comprendre et mettre en pratique la valeur du mot "Notre Droit". Ces choses si futiles ou minimes d'apparence, mais répétées autant qu'il est nécessaire, seront le levier qui nous aidera à la juste conquête des droits français par trop méconnus.

L'apathie des nôtres fait place au réveil; le sentiment national s'affirme davantage de jour en jour; quel encouragement pour les luttes futures; nous ne pouvons périr. Je crois que la race canadienne-française peut encore chanter avec force, son "Sursum Corda." L'espoir est grand.

Lorrain.

SAINT-MALO

Le beau temps nous étant favorable, les battages sont déjà assez avancés pour la saison. Trois moulins à battre sont en opération dans notre paroisse: ceux de MM. E. Hébert, E. Rouillard et N. Morin. Aussi si le temps se maintient au beau, avant longtemps tout sera fini. Les récoltes sont plus belles qu'on eut osé l'espérer dans les sécheresses de juin et juillet.

Mme C. Desrosiers de Saint-Boniface qui est venue conduire sa petite fille pensionnaire au couvent, a passé quelques jours en visite chez son amie Mme L.-M. Tétreault.

* * *

Melle Yvonne Poulin est en promenade chez ses amies de Saint-Pierre.

* * *

Melle Léontine Beaulieu de Saint-Boniface a passé une dizaine de jours chez son amie Melle Eva Morin.

* * *

Melle Anne-Marie Gosselin a passé la semaine dernière en visite chez sa soeur Mme Freddy Sicotte, de Saint-Pierre.

* * *

Dimanche dernier une troupe de joyeux excursionnistes partaient immédiatement après vêpres pour aller aux cerises chez des "Mennonites", à six milles d'ici. Ils soupèrent au bord de la Rivière la Fourche et tous firent honneur au frugal repas: car dans ces pique-niques les cérémonies sont bannies, l'appétit ne fait jamais défaut. Après souper la troupe se remit en marche pour revenir, enchantés de leur promenade; le temps était si beau. Faisaient partie de l'excursion: M. et Mme Octave Gosselin, Melle Eva Morin, Melle Melles Rose-Alba et Annette Poulin, Melles Anna et Anne-Marie Gosselin, Melle Léontine Beaulieu, M. Georges Morin, M. Louis Gaudry, marchand de Lasalle, M. Arthur Gaffray, caissier de la Banque d'Hochelaga à Saint-Pierre, M. Philippe Lambert, M. Armand Poirier et Alphonse Morin.

* * *

Chez M. Léger Lambert ont en ce moment la visite de leurs enfants, M. et Mme Jos. Lambert de Morris et de leur fille Mme Esdras Toupin de Saint-Boniface.

* * *

M. Louis Brunelle a été gravement malade ces jours derniers; on dit qu'il prend du mieux. Espérons qu'il se rétablira promptement.

M. Hector Gosselin est à se construire une maison au village.

Maloninc.

SAINTE-ANNE DES CHENES

La paroisse de Sainte-Anne a enfin la bonne fortune de posséder des frères pour la direction du Collège. Pour nous, cet événement a l'importance d'un fait historique remarquable et marque un grand pas vers le progrès éducationel de nos garons.

Jusqu'à il y a deux ans, les bonnes Soeurs Grises avaient la charge de ces derniers et l'on n'avait qu'à se louer de leur dévouement. Vu cependant l'augmentation rapide de la population de notre localité et l'ère d'un progrès de plus en plus marqué, l'autorité diocésaine, d'accord avec le regretté curé Giroux et les commissaires, décidèrent de construire un collège dont la direction serait confiée aux Frères.

Le rêve était d'autant plus beau que la réalisation devait en être difficile. Aussi, le bon monsieur Giroux qui avait déjà tant d'oeuvres à son crédit ne devait pas survivre à la réalisation de celle-ci. Il était donné à son successeur, doué du même dévouement et du même zèle pour le progrès intellectuel et religieux de ses fidèles, de mener à bonne fin ce qui depuis trois ans n'était qu'à l'état de projet. Maintenant c'est fait. Sainte-Anne des Chênes n'a rien à envier aux autres paroisses sous le rapport des oeuvres scolaires et éducationnelles.

Avant d'offrir nos félicitations à qui de droit, qu'on nous permette au nom de l'arrondissement et de la paroisse entière, de renouveler nos remerciements aux si dignes et si dévouées Soeurs Grises qui pendant si longtemps ont procuré à nos petits garçons le pain de l'intelligence en même temps que celui beaucoup plus précieux de l'instruction religieuse. Cela au prix de sacrifices quelques fois méconnus et plus souvent ignorés. Les succès qu'elles ont obtenu de tout temps et surtout dans ces dernières années prouvent dans toute la province et surtout dans ces dernieres années et ici particulièrement, jusqu'à quel point elles sont précieuses.

Ce nous est encore un devoir d'offrir nos félicitations et nos remerciements à notre vénéré pasteur, M. le curé Jubinville, aux dévoués commissaires qui ont si bien compris l'importance de posséder des Frères et à tous les contribuables de l'arrondissement qui dans une généreuse union ont approuvé le noble projet de leur archevêque, de leur curé et de leurs représentants de la Commission scolaire. L'avenir leur prouvera à l'évidence qu'ils placent leur argent sur un magnifique terrain. Nous aimons particulièrement aussi à remercier le Rév. Frère Boniface du Collège de Saint-Boniface pour les nombreuses et efficaces démarches qu'il s'est imposées afin de nous procu-congrégation. M. Raymond Magnan, le vaillant secrétaire de la rer des Frères de sa brillante commission scolaire, ne nous en voudra pas trop si nous lui disons notre grande reconnaissance pour cette tâche au succès de laquelle il a si largement contribué.

Il nous reste le devoir bien agréable de saluer au nom de toute la paroisse nos chers Frères Maristes. Leur dire qu'ils sont les bienvenus serait une répétition: les efforts que nous avons faits pour les posséder en sont une preuve évidente. Le succès, nous en avons la ferme conviction, ne tardera pas à couronner leur dévouement.

Alfred de la Durantaye.

* * *

M. Antonio de Margerie part ces jours-ci pour Edmonton. M. Narcisse Fournier, Melles Mathilda Fournier, Rosa Lacerte et Berthe Mangnan sont depuis mardi élèves de l'école normale de Saint-Boniface. Nos meilleurs souhaits de succès.

* * *

Le vent est aux félicitations.

Nos meilleures félicitations à M. O. White, l'habile inspecteur de licences, pour le bon travail qu'il a opéré ici. En moins de huit jours, il a découvert et fait payer des amendes substancielles à deux personnes qui tenaient des *blind pigs*. Next?

A quand un inspecteur pour notre bureau de poste? Un inspecteur des postes s'entend.

* * *

Quelle différence y a-t-il entre un *blind pig* et un... *pig dealer?* Cherchez! La différence sur un point n'existe pas.

LES ROMAINS ET LA PIPE

Une revue madrilène publiait en 1900 un article intitulé: "Pipas prehistoricas y pipas de la Edad media", qui tendait à prouver qu'on a toujours fumé.

L'auteur anaonyme rappelait que, depuis longtemps déjà, Collingwood Bruce avait signalé des pipes, incontestablement antiques, trouvées à Rome près des murailles d'Hadrien et à Londres près du mur romain de la Tour. Lui-même énumérait beaucoup d'objets semblables, découverts en France, en Allemagne, en Hollande.

En 1912, un autre écrivain espagnol signalait également des pipes fort anciennes, exhumées de ruines romaines dans les provinces d'Alicante, de Valence et de Séville.

Est-ce à dire que les Romains aient fumé le tabac? Don Eduardo Reyes, professeur à l'université de Madrid, déclare qu'il n'en croit rien. Il a examiné plusieurs des pipes ancestrales, et s'il en a trouvé la matière—une sorte d'argile blanche—assez pareille à notre écume de mer, il n'y a point relevé de ces traces graisseuses que laisse la nicotine et qui constituent le culottage si estimé des modernes fumeurs.

M. Reyes se sent enclin à croire que les Romains fumaient peut-être l'opium, mais plutôt la lavande.

M. Camille Pitollet, qui reprend la question dans "l'Intermédiaire des Chercheurs", penche à son tour vers ce dernier parti. S'il n'allègue point de preuves directement romaines, il en invoque au moins de l'époque romaine où subsistait encore l'habitude de fumer. Un chapiteau de l'église d'Hubeville, datant du onzième siècle, et une statue gisante de l'abbaye de Corcumare (Irlande) représentent deux carolingiens, le brûle-gueule aux dents. Sans doute on ne voit pas ce que contient le fourneau; mais dans les strophes sur "la Conquête de Valence", le poète Jaime Febrer écrivait en 1276:

"On dit de la lavande qu'elle possède la propriété de chasser le sommeil et de donner la vaillance à qui la fume, parce qu'elle dessèche l'humidité du cerveau et, la cause enlevée, agit avec une grande vigueur."

D'autre part, une des pipes romaines trouvées à Italica est ornée d'un bas-relief qui représente une touffe extrêmement semblable à celles de la lavande, ce qui donnerait à croire que l'usage de cette plante remontait aux Romains. S'il est vrai qu'elle stimule les forces au lieu de les abattre on pourrait la prescrire, dans les villes maritimes, aux fumeurs d'opium.

LA PERSECUTION RUSSE EN POLOGNE

Il y a des iniquités que l'on doit flétrir. Le gouvernement russe ne cesse de persécuter les catholiques de Pologne. C'est une histoire douloureuse, et qui dure depuis longtemps. En voici un triste épisode.

Le correspondant de Grodono écrit à son journal, *la Gazeta Codzienna*, de Varsovie, ce qui suit:

L'administration locale a commis une grande illégalité dans le village Prewalka, du canton de Grodno, le 26 mars dernier. Ce jour-là, le pope de Grodono, accompagné du pope de Druskieniki, en présence des autorités et de la police, a accompli le changement de l'église catholique en église orthodoxe.

L'église de Przewalka, confisquée en 1865, fut fermée jusqu'à ces derniers temps. Il y a un an et demi, les habitants de ce village, après maintes démarches et efforts, ont obtenu du ministère de l'Intérieur l'autorisation d'ouvrir l'église et de recommencer les offices, à condition de la transporter ailleurs, parce que le territoire sur lequel elle a été construite fut mis par le Consistoire orthodoxe à la disposition du pope de Druskieniki.

Les habitants de Przewalka, non satisfaits de cette décision, entreprirent d'autres démarches pour obtenir que l'église restât à son ancien emplacement, parce qu'elle était entourée d'un cimetière où reposent les restes de leurs ancêtres.

On attendait la décision du gouvernement, lorsque, de la façon la plus inattendue, le changement de l'église fut opéré.

La population de l'endroit et des environs fut profondément touchée et indignée. La police menaça ceux qui pleuraient qu'on se servirait des armes à feu, en cas de résistance.

Donc, défense de pleurer et de protester.

Przewalka est située dans l'arrondissement de Grodno, la population de ce village et des environs est exclusivement catholique. Il n'y avait donc aucune nécessité de transformer l'église, sauf peut-être pour l'administration, qui voulut ainsi montrer son zèle intempestif.

Les réputations mal acquises se changent en mépris.

Margoulin, fervent ami de la bouteille, saisit toutes les occasions de s'offrir un petit extra.

L'autre jour, pour expliquer son état d'ébriété manifeste, il disait, avec attendrissement:

—C'est aujourd'hui que ma pauvre défunte aurait quarante-deux ans et demi!

* * *

Nous recevons de grandes louanges avant d'en mériter de raisonnables.

Feuilleton de La Liberté

Restez chez vous!

PAR PIERRE L'ERMITE

Il était 7 heures quand il mit le pied sur le boulevard des Italiens... Il vait froid, mais pas faim, lui qui, d'habitude, mangeait si bellement à la table paternelle... Il avait peur surtout... Peur de quoi?.... Peur de rien et peur de tout... Un sentiment très vague produit par le brisement subit d'habitudes héréditaires... Et puis, toujours devant les yeux la même sensation d'immensité fatigante; de plus en plus ils lui paraissaient interminablement longs, tous ces boulevards; il avait beau se lever sur la pointe des pieds, monter sur un banc... Aussi loin qu'il regardait, c'étaient des cordons de lumière, des magasins d'une richesse inouïe, et qui ne l'intéressaient pas, sans compter que les tempes lui faisaient mal; pour la première fois de sa vie il sentait autour de sa tête une sorte de cercle de fer qui l'étreignait horriblement... C'est la faim, pensa-t-il, et, à la façon des simples qui prennent tout d'un coup une résolution et marchent à son accomplissement, tête baissée, avec d'autant plus de violence qu'ils veulent moins réfléchir.... il vit une façade étroite sur laquelle flamboyait en grosses lettres: *Restaurant*. Et, tout de suite, la figure crispée, il y entra.

Un garçon, l'air insolemment obséquieux, vint aussitôt essayer la nappe, lui apporter une serviette...

—Une serviette? fit Isidore... Pas besoin!

Et il la plaça, sans y toucher, à côté de lui. Des messieurs bien mis dînaient sans causer à la table voisine... et le jeune garçon eut le pressentiment que tout devait être cher dans cette boutique là. C'est bien plus beau qu'à l'hôtel du Nord de Noyon, pensait-il, sûrement la note doit être salée!

Pour l'atténuer, il se dit qu'il ne boirait pas de vin... Une soupe... s'il avait seulement une bonne soupe là, bien chaude, certainement, cela ferait rudement du bien où elle passerait...

—Une soupe, dit-il au garçon, donnez-moi une bonne soupe...

—Monsieur veut dire un potage? demanda assez froidement le domestique.

Isidore rougit, devinant qu'il avait dû dire une balourdise; quelques instants après le garçon mit une assiette devant lui... une assiette de potage; il y en avait bien trois cuillerées... et il était presque froid... Le jeune paysan, sa valise entre les jambes, n'osa rien dire; il serait resté là, rien que pour le plaisir d'être au chaud, à l'abri de cette pluie exaspérante qui le glaçait jusqu'aux moelles. Il ne toucha guère à la viande, prit quelques légumes et refusa le dessert. Ce qu'il avait mangé n'était rien, en comparaison des assiettés magistrales qu'il absorbait au Ruault, qu'il aurait absorbées ce soir même, si une angoisse vague ne le serrait pas à la gorge, si, au lieu de cet air de Paris, il eût respiré par la fenêtre ouverte l'air du pays natal, les deux coudes sur la table paternelle.

Le garçon apporta la note dans une assiette. Isidore fit un soubresaut.

—Malheur!... 6 fr. 75... le gain d'une semaine...

Tous les yeux étaient alors fixés sur lui. Evidemment, dans le restaurant, on s'attendait à une petite scène.... peut-être même à ce qu'il ne payât pas. Le malheureux le comprit. Péniblement, mais sans rien dire, il chercha dans sa poche, en tira sa pauvre bourse, et, lentement, en homme qui connaît le prix de l'argent et les sueurs qu'il a fallu verser pour le gagner, il paya tout: 2 francs pour une bouteille de vin *à laquelle il n'avait pas touché;* 1 fr. 50 pour une côtelette de six sous; 0 fr. 25 pour une serviette *qu'il n'avait pas dépliée!...* Le garçon, narquois, recevait les pièces d'un air moqueur et pressé; il n'avait jamais touché une charrue, celui-là, pensait Isidore, il ne sait pas ce que ça représente à la campagne... 6 fr. 75... Si on m'avait dit que je payerais un méchant dîner 6 fr. 75!.... Enfin, faut bien payer les glaces, les chaises, les voisins qui se moquent de vous. Et, sans rien dire, chargeant de nouveau sa valise mouillée sur son dos, il passa entre deux files de consommateurs curieux et intrigués, puis, sortit sur le boulevard.

Il pleuvait toujours. D'abord il ne s'en aperçut pas. Il n'avait que cela en tête: 6 fr. 75; maintenant que les regards ne se braquaient plus sur lui, les larmes lui montaient aux yeux. 6 fr. 75!... Ils auraient dîné à trois une demi-semaine avec cela à la ferme!...

Mais ce n'était pas encore fini, il ne pouvait pas passer la nuit dehors avec un temps pareil; seulement, une résolution tenace avait germé en sa cervelle, il ne voulait plus, absolument plus, dépenser un sou ce soir... C'était là ce qu'il y avait de plus clair, de plus arrêté dans sa tête de paysan; il avait renoncé à découvrir le Nanglart, et descendait maintenant à l'aventure, du côté de la porte Saint-Martin. Il marchait, la tête vide, les jambes lasses, traînant son sempiternel bagage... C'était ça Paris...? Il y avait deux heures qu'il était arrivé, son corps était déjà malade et sa bourse presque à sec. De plus, il ne se mettrait pas à travailler demain. Evidemment, il serait brisé.... Travailler...? Mais d'abord, où en trouver du travail?... Enfin on verrait; ce qu'il fallait maintenant, c'était dormir, c'était se mettre définitivement à l'abri de cette pluie énervante qui tombait toujours, il n'en pouvait plus, il en avait assez... trop!... Et sur son visage lavé par l'eau passait déjà une expression de douloureuse révolte. A ce moment, deux sergents de ville apparurent, le capuchon relevé, l'air maussade, grognon. Isidore les aborda, leur exposant son cas.

Ils le laissèrent d'abord parler sans répondre; puis, brusquement, l'un d'eux l'interrompit:

—Avez-vous vos *papiers*...?

Ce mot de "*papiers*" a sur certains habitants de la campagne un effet terrifiant. Les *papiers* constituent la preuve de tout, et, comme on ne les porte jamais sur soi, l'individu interpellé a des chances de passer pour un vagabond, pour pis encore, jusqu'au moment où il les aura fait venir.

C'était le cas d'Isidore... Des papiers...? Il n'en possédait pas le moindre, pas même une lettre de recommandation du maire ou du curé de son pays... A tout hasard, et pour se donner une contenance, il fouilla dans sa poche et en tira une carte de Clément Valmont, étudiant en médecine à Paris, rue Madame; c'était une carte que Got lui avait donnée à son départ de Noyon, et qu'il ne comptait guère utiliser, sachant à quel point Clément était opposé à sa venue à Paris.

Le sergents de ville la tournèrent, la retournèrent; puis, moitié par paresse, moitié par conviction, laissèrent partir le paysan, en lui indiquant l'asile de nuit de la rue Tosqueville...

Et le voyage recommença à travers les rues, les chaussées, les boulevards; sur n'importe quelle route de campagne, on se serait détourné, on aurait jeté un mot d'encouragement, de commisération à cet homme, qui avait l'air de souffrir sans présenter pourtant l'apparence d'un mendiant; Isidore était habitué à cet échange de bons procédés: une seule parole, un simple salut, cela redonne, à la campagne, entrain et vigueur aux jambes: on ne se sent pas abandonné, on est connu, on se tient. Ici, c'était l'indifférence la plus parfaite; il aurait pu tomber, là, dans le ruisseau, des indifférents se seraient approchés; les uns auraient dit: "C'est un ivrogne!" D'autres seraient allés chercher l'inévitable sergent de ville, et le paysan se serait retrouvé, épave gênante au milieu de l'indifférence générale, au Dépôt ou à l'hospice... en attendant encore le pavé de Paris!

Quand il parvint à la rue de Tocqueville, Isidore était exténué. Des employés eurent pitié de lui et lui permirent de passer la nuit. Malgré l'irrésistible sommeil, le paysan, habitué au grand air, eut une hésitation, à l'odeur, à la vue de la salle.

Ecroulés, anéantis de fatigue, d'autres hommes dormaient là, avec des attitudes de cadavres; les uns portaient des habits d'ouvriers, usés, élimés, trempés par la pluie du jour; mais d'autres étaient en redingote noire, en pardessus, habillés en "messieurs" comme on dit dans les campagnes; quelques-uns, malgré le froid humide, avaient retiré leur veston pour ne pas le fripper. Il planait sur toute la salle une atmosphère lourde, un silence de mort, coupé de temps à autre par un brusque réveil, un ronflement, un cauchemar, un accès de toux; puis, de nouveau, au milieu de cet air vicié, respiré cent fois, chacun se rendormait, effondré de sommeil, laissant la nature réparer ses forces, retremper ses énergies profondes pour les lendemains de lutte, de faim et de misère.

Isidore retira son habit qui ruisselait et, tout grelottant, s'étendit, les jambes raidies, la tête sur sa valise.

Dors, pauvre paysan égaré dans le tourbillon parisien; dors au milieu des meurt-de-faim et des sans-le-sou, toi qui as tout chez toi!... Dors au milieu des voyous et des escarpes, toi dont le nom est intact!... Dors heureux, car, enfin, tu dors, dans ton rêve, dans ce Paris..., la ville désirée où l'on gagne parfois jusqu'à 10 francs par jour!

UNE "IMMENSE MYSTIFICATION"

LA BASTILLE!

De l'*Univers*, 14-15 juill. 1913: *De l'utilité de la Bastille.*—Après une effroyable description de la Bastille, où les rois de France faisaient appliquer le mot d'ordre donné par Caligula à ses bourreaux: "Frappez de manière à ce qu'on se sente mourir", Louis Blanc affirme que la forteresse, "réservée spécialement aux hommes de cour, à ceux qui les approchaient ou aux gens de lettres, était une prison aristocratique".

Pour Michelet, cette prison était "celle de l'arbitraire capricieux, du despotisme fantasque, de l'inquisition ecclésiastique": c'était "la prison de la pensée"!

Qu'y a-t-il de vrai dans ces légendes, encore vivantes à ce point que l'émeute du Quatorze-Juillet est toujours célébrée comme "fête nationale"?

Ce sont bien des *légendes*, et nous voudrions en quelques mots l'établir ici.

Dans ses Archives de la Bastille—(seize volumes parus de 1866 à 1886),—Ravaisson a montre qu' "on apportait les plus grandes précautions pour éviter les erreurs et les abus... L'arrêt ne citait que le moindre des crimes afin de laisser ignorer le reste au public. On cherchait alors à dissimuler les horreurs commises par certains individus". "Sa Majesté, lit-on au sujet de la marquise d'Esclainvilliers, internée en 1715, Sa Majesté est persuadée qu'il y a des crimes qu'il faut mettre en oubli pour ne point faire connaître aux hommes qu'ils en sont capables, ce qui quelquefois les leur fait commettre."

Qu'étaient ces crimes? Les docteurs Paul Sérieux et Lucien Libert, médecins des asiles d'aliénés de la Seine, nous les ont récemment décrits (1): Sous des étiquettes de "libertins", de "fripons", de "méchants", d' "insensés", d' "imposteurs", de "scélérats de premier ordre", on désignait des dégénérés de tout genre: débiles, imbéciles, fous moraux déséquilibrés, fanatiques, régicides, invertis et pervertis, mythomanes, etc. Pour ces "psychopathes antisociaux", ces êtres à tendances malfaisantes, le gouvernement avait établi un *asile de sûreté*: la Bastille.

Parmi les *sept victimes* que délivrèrent les "vainqueurs" du 14 juillet 1789, se trouvait le comte de Solages: il avait été arrêté en 1767 à la demande de son père, pour une "action monstrueuse", et le comte de Carmaux, son oncle, écrivait à son sujet: "Les crimes atroces dont le comte de Solages s'est souillé ne méritent que trop qu'il soit renfermé toute sa vie."

Latude lui-même—qui "expia pendant trente-cinq ans de captivité, nous raconte Louis Blanc, le crime d'avoir, dans l'âge des étourderies, dénoncé à Mme de Pompadour un complot imaginaire"!—Latude apparait, après étude approfondie de son dossier comme "le prototype de la manie raisonnante"; et le ministre avait tout à fait raison de lui marquer sa place à Charenton.

A côté de simples fous, comme les convulsionnaires de Saint-Médard; ou de "sodomistes" de tout rang, comme les seize individus qui furent enfermés en 1726; ou de vulgaires criminels dont l'histoire est analogue à celle de nos actuels anarchistes, il y avait une foule de chevaliers d'industrie, d'aventuriers, d'espions. Beaucoup étaient étrangers: une statistique portant sur les entrées à la Bastille de 1602 à 1703 donne la proportion de 38 pour 100 d'étrangers.

On a répondu à tout cela que si telle était la théorie, cette théorie cachait le plus souvent l'abominable pratique des "internements arbitraires".

C'est là une calomnie,

Que certains "prisonniers de famille" aient été victimes de dénociations intéressées et fausses, nul ne saurait le nier. Les abus et les erreurs sont de tous les temps. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les intéressés étaient mieux protégés qu'aujourd'hui.

Alors que de nos jours, en effet, l'aliéné interné par sa famille l'est sur la seule production d'un certificat médical sans aucune enquête administrative, sans aucun contrôle préalable des faits allégués; alors que dans les asiles publics le contrôle postérieur à l'internement n'est même pas nécessaire, sous l'ancien régime une enquête minutieuse et approfondie précédait la *lettre de cachet*, et concluait parfois au rejet de la demande.

La lettre de cachet—si mal comprise depuis la Révolution—était donc une garantie contre l'internement arbitraire de ces 9-10 de "prisonniers de famille", auxquels elle s'appliquait.

Cet acte ministériel était analogue au "mandat d'amener" ou "de dépôt" de notre procédure criminelle. Il ressemblait aussi aux "arrêtés de placement d'office" que prennent si souvent les préfets en vertu de la loi de 1838. Les causes de l'incarcération y étaient exposées; et si l'on se contentait souvent de termes vagues: "libertinage, débauche, nécessité de correction, crimes atroces et notoires, crimes énormes à faire", c'est qu'on voulait, comme nous l'avons dit, éviter la contagion de l'exemple, ou sauvegarder l'honneur des familles.

"Les lettres de cachet de *famille*, a écrit M. Funck-Brentano, étaient la consécration par le pouvoir royal de l'autorité paternelle." M. Lavisse lui-même reconnait que "Louis XIV garde, dans les actes arbitraires, son esprit de justice et de modération. Les lettres de cachet accordées à la demande des familles, ajoute-t-il, ne le sont pas à la légère; il s'informe, il suit les affaires. Il apprend un jour qu'un fils, arrêté à la demande de son père, est encore en prison après trois ans. Il fait écrire au père: "Il serait bon que vous prissiez quelques mesures pour le tirer de là. Sa Majesté ne voulant pas que, par son autorité, il y reste toute sa vie, et, en effet, il y a apparence qu'une si longue punition aurait pu le corriger de son défaut."

Une fois internés, ces prisonniers étaient d'ailleurs bien traités,—"bien nourris et traités avec douceur", demandait le ministre Pontchartrain. Le lieutenant de police les visite périodiquement, réclame du personnel de surveillance des rapports sur leur état d'esprit, examine leurs requêtes, propose leur sortie ou leur maintien. Lorsqu'il va à la Bastille, il inspecte toutes les chambres et procède à des interrogatoires particuliers.

Il suffit d'ailleurs d'examiner les rapports des officiers de la Bastille pour se convaincre de la situation des prisonniers dont nous parlons. Tentatives de suicide, agressions et tentatives d'assassinat, agitation incoercible et fureur, destruction d'objets mobiliers, dénonciations d'empoisonnement, révélations de complots, ne sont-ce pas là les incidents quotidiens de la vie d'un établissement d'aliénés.

Quant aux prisonniers purement "politiques", dont l'internement apparaissait une nécessité, tout comme aujourd'hui l'internement des anarchistes de la C. G. T., il n'apparait guère que la "pensée" en ait beaucoup souffert! Est-ce que Voltaire, par exemple, n'a pas pu tout à loisir "écraser l'Infâme"? Est-ce que M. de Malesherbes, directeur royal de la Librairie, ne corrigeait pas dans son propre cabinet les épreuves de l'Encyclopédie... condamnée au pilori? Est-ce que la Révolution n'a point été préparée en toute liberté, disons mieux, en toute licence?

Pour en revenir à la Bastille, l'histoire et la science doivent adopter à son égard le jugement des docteurs Sérieux et Libert: "Asile d'aliénés et de sûreté autant que prison, elle remplissait à ce double titre une fonction de première importance dans l'organisme social"; elle apparait comme une "institution nécessaire", surtout à une époque où les dégénérés malfaisants se sont déchaînés sur la société.

En août 1910, au Congrès international de droit pénal tenu à Bruxelles, le docteur Garçon étudiait les mesures à prendre contre "ces délinquants qui, soit à raison de leur état mental, soit à raison de leur vie criminelle, doivent être considérés comme étant en *état dangereux*". L'histoire de la Bastille nous indique ces mesures, et à ce titre elle mérite vraiment que le respect et la reconnaissance fassent place à la haine et à l'aveuglement de légendes surannées.

Gustave Gautherot.

(1) Un asile de sûreté sous l'ancien régime (Annales et Bulletin de la Société de médecine de Gand, juin 1911).

Mme Vertplumeau prend une nouvelle bonne.

Après toutes sortes de recommandations:

—Ah! et puis, je n'aime pas que mes bonnes sortent: chaque soir, quand vous monterez à votre chambre, vous me rapporterez la clef!

* * *

Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.

PROGRES CATHOLIQUE EN ANGLETERRE

L'ORGANISATION DU CATHOLICISME ANGLAIS. SA MARCHE ASCENDANTE. CE QU'EN PENSE DES ANGLICANS. L'INDIFFERENCE RELIGIEUSE CHEZ LES PROTESTANTS. L'ACTIVITE DES CATHOLIQUES

Un religieux catholique exerçant le ministère paroissial en Angleterre s'était lié d'amitié avec un pasteur anglican de son voisinage. A diverses reprises, il avait insisté auprès de lui sur ce fait, que la grande masse de la nation ne croyait plus à la divinité de Jésus-Christ ou avait même cessé de connaitre son existence. Le pasteur avait toujours contesté l'affirmation de son ami. Ils décidèrent de commun accord de résoudre le problème en interrogeant le premier homme qu'ils rencontreraient dans un des nombreux villages miniers de la région. "Savez-vous qui est Jésus-Christ?" demanda le pasteur à un mineur. "Non, répondit l'homme: il ne travaille pas dans notre puits."

La réponse est topique: la situation qu'elle illustre est, hélas! d'une généralité inquiétante. Je vous ai montré, dans une précédente lettre, les progrès marqués de l'indifférence religieuse dans les milieux éclairés de l'Angleterre: l'ignorance religieuse dans le peuple est chose aussi avérée.

Si c'est là un état de faits profondément affligeant et même redoutable en présence de l'envahissement des idées matérialistes et socialistes, il est, par contre, une chose dont on doit se réjouir sans arrière-pensée, c'est l'opportunité magnifique que la situation présente offre au développement de l'idée catholique, et c'est le progrès surprenant que le catholicisme a réalisé, dans tous les domaines, au cours de ces dernières années.

De plus en plus, le catholicisme s'affirme dans le Royaume Uni comme une force morale de premier ordre. Les treize millions de fidèles qu'il compte dans l'empire britannique—dont 2,340,000 rien que pour l'Angleterre et l'Ecosse,—sa hiérarchie fortement organisée—27 archevêques et évêques et 4,400 prêtres en Grande-Bretagne seulement,—ne permettent plus de le considérer comme une minorité méprisable; mais le catholicisme anglais doit sa considération et sa force à des causes plus profondes que le nombre de ses adhérents.

Tout d'abord, il bénéficie indirectement du dépérissement de l'idée religieuse. Comme le faisait remarquer, il y a quelques jours, au Congrès de Plymouth, S. Em. le cardinal Bourne, si les catholiques d'Angleterre ne sont plus traités en suspects, si on accueille leurs initiatives, si on va jusqu'à solliciter leur concours dans tous les milieux de la vie publique, cela tient, pour une large part, à ce que beaucoup de gens ont cessé d'attacher la moindre importance à ce qui est d'ordre religieux. "Une religion en vaut une autre",—"peu importe ce que vous croyez, aussi longtemps que votre conduite est bonne", pareilles déclarations représentent l'état d'esprit d'un très grand nombre d'Anglais de la génération présente. Ils estiment, dès lors, illogique d'exclure les catholiques des égards et de la sympathie qui sont accordés à d'autres, et l'on conçoit qu'ils placent sur le même pied dans la nation, au point de vue de la considération publique, les juifs, les musulmans, les protestants de toute confession et même les catholiques.

* * *

Cependant, il n'y a pas que des indifférents en dehors de l'Eglise de Rome. Il y a la masse, nombreuse encore, de ceux qui ont conservé plus ou moins vivace dans leur coeur le sentiment religieux; il y a ceux qui voient dans la religion un puissant ressort moral et une force sociale; il y a enfin cette minorité, encore croyante, mais désorientée, que trouble l'incohérence dogmatique du protestantisme, qu'inquètent ses variations, ses divisions, son manque de direction, de fermeté. Pour ceux-là plus particulièrement, l'Eglise catholique d'Angleterre apparait comme la grande force morale, le rempart suprême du spiritualisme, le foyer de l'idée chrétienne. Chaque fois que le christianisme est attaqué ou mis en péril, c'est l'Eglise catholique qui le défend: de plus en plus nombreux sont les non-catholiques qui le reconnaissent. Seule, l'Eglise catholique ne varie ni dans ses dogmes ni dans sa ligne de conduite; seule, elle groupe tous ses adeptes dans une indéfectible unité et elle fait converger vers le but à atteindre l'effort enthousiaste et persévérant de ses chefs comme de ses simples soldats: de ceci encore bien des protestants, convaincus ou hésitants, se rendent compte, et tandis que leur confiance dans l'oeuvre de la Réforme va en diminuant, ils rendent des hommages de plus en plus significatifs au prestige grandissant de l'Eglise catholique.

On a beaucoup remarqué, ces jours derniers, dans le *Catholic Times*, une lettre adressée par un anglican, où il est dit notamment:

"M'est-il permis d'exprimer mon sentiment sur la situation présente? Je n'oserais pas le faire si je n'étais certain d'être l'écho de beaucoup de mes coreligionnaires qui, comme moi, aspirent à la réconciliation avec Rome. Je crois que la foi catholique intégrale est celle qu'enseigne Rome... Je crois que le mouvement de rénovation qui se manifeste en ce moment dans l'anglicisme ne s'arrêtera que lorsqu'il aura atteint son objet, à savoir la réunion avec Rome. Vision glorieuse que celle de ce temps où nos évêques travailleront la main dans la main avec les vôtres, et où l'Angleterre, une fois de plus sera catholique!"

Faut-il dire que ces hommages sont plus que jamais justifiés par le zèle extraordinaire déployé dans les rangs de l'armée catholique? Prêtres et laïques rivalisent d'ardeur dans la défense de l'idée religieuse contre les attaques des rationalistes ou des sectaires, dans l'exposé de la mystique catholique, dans la diffusion par la parole et par la plume des principes catholiques de justice, de charité et d'autorité. Des oeuvres puissamment organisées, comme la "Catholic Truth Society" et la "Catholic Reading Guild", entretiennent l'ardeur des fidèles par des publications et des réunions continuelles. Des journaux et des revues parfaitement outillés, véritables modèles du genre, dont la presse catholique continentale pourrait avantageusement s'inspirer, tiennent leurs lecteurs au courant de tout ce qui est d'ordre religieux, multiplient l'importance des manifestations catholiques de tout genre, combattent sans trêve ni repos le bon combat pour la vérité. Les protestants ne sont pas négligés dans cette vaste campagne de propagande. Des prédicateurs renommés ne dédaignent pas de faire des sermons spécialement à l'usage des dissidents désireux de s'instruire. D'autres tiennent des réunions contradictoires. Des historiens de valeur s'attachent, dans leurs travaux et leurs conférences, à réfuter les calomnies et les erreurs accréditées dans les milieux protestants.

D'une manière générale, les catholiques évitent tout ce qui pourrait blesser les protestants, les traitent avec déférence, comme des frères égarés, non comme des adversaires. Quoi de surprenant à ce que la délicatesse de ces procédés, l'ardeur de cette propagande, la fermeté de ces convictions s'imposent au respect des milieux religieux et préparent un retour vers l'idéal catholique qui est, de l'aveu de beaucoup, le seul idéal spirituel resté debout. Et n'est-il pas prophétique ce passage de *Anticipations*, le dernier ouvrage du célèbre écrivain, H. G. Wells:

"Les diverses Congrégations protestantes marchent vers la décadence complète. Riches et pauvres, tous ceux qui se meuvent dans l'orbite d'une religion quelconque, seront un jour, attirés par la beauté morale et les traditions vénérables de l'Eglise catholique de Rome. Nous ne sommes qu'au début d'une grande restauration catholique romaine..."

Il est une dernière cause de succès, et sans doute la plus efficace de toutes pour l'Eglise catholique en Angleterre: c'est la position éminente qu'elle a prise depuis quelques années dans tous les domaines de la vie sociale et publique. Sous la direction de leurs évêques, presque tous hommes de haute valeur, les catholiques se sont résolument lancés dans la vie publique et dans les oeuvres. On peut dire, sans crainte d'être taxé d'exagération, qu'aucun des coins du vaste champ d'action ne leur est resté étranger.

Ils ont conquis leur place au Parlement et dans les Conseils locaux. Dans le domaine de la sociologie, ils se sont imposés en produisant des hommes de la valeur du P. Vaughan, de l'archevêque de Liverpool, Mgr Whiteside, du député Belloc, de feu Devas. Pour les oeuvres sociales, la "Catholic Social Guild" leur rend les mêmes services que la "Catholic Truth Society" pour la défense de la vérité religieuse. Fondée il y a quatre ans, vers le moment de la grève des transports, cette Association poursuit trois buts précis: faciliter les relations entre travailleurs et sociologues catholiques; s'efforcer de faire appliquer les principes catholiques aux conditions sociales actuelles; éveiller l'intérêt des catholiques en faveur des questions sociales et les amener à travailler à la réforme sociale dans un sens catholique. La Ligue ne s'occupe pas de politique. A ce noyau central se rattachent d'innombrables oeuvres sociales: associations de trade-unionistes (ouvriers syndiqués) catholiques, Sociétés de secours mutuel, d'assurances sociales et de coopération ouvrière; Sociétés de tempérance, de placement des prisonniers; associations de soldats, de marins; oeuvres de jeunes gens; assoviation sociales féminines; Fédérations d'instituteurs catholiques; Cercles d'études sociales; oeuvres de bataillons de boys-scouts; protection de l'enfance. L'activité catholique s'étend aux domaines les plus matériels: on va fonder cet hiver, en plein centre de Londres, un hôtel catholique, avec club, monté selon toutes les exigences du confort moderne. Elle se préoccupe même des intérêts tout à fait profanes de certains de ses membres: c'est ainsi qu'il existe une "Catholic Stage Guild" (association catholique du théâtre) qui groupe, dans un but de préservation morale et religieuse, les artistes dramatiques et lyriques des deux sexes.

Avec un tact qui n'est pas moins remarquable que leur ardeur, les catholiques ont su, dans chacune de ces branches de l'action sociale, adapter leur ligne de conduite aux nécessités et aux possibilités indiquées par les circonstances. Dans tel domaine, comme les Cercles d'études, les oeuvres de la jeunesse, de la tempérance, de la protection infantile, ils ont leurs groupements à eux, nettement séparés; dans tel autre, comme les trade's unions, les Sociétés coopératives, les Associations pour la lutte contre le Sweating-System, ils entrent dans les groupements existants et s'efforcent d'y faire triompher les principes de la morale et de la sociologie catholiques. Mais qu'une question de principe se pose dans l'arène politique, les catholiques se retrouvent unis et marchent la main dans la main: on l'a vu chaque fois que le gouvernement libéral a fait mine de solutionner la question scolaire dans un sens opposé aux principes catholiques. Je vous ai pour le reste montré la merveilleuse activité déployée par les catholiques sur le terrain des oeuvres d'éducation populaire: ce n'est pas le moindre fleuron de leur couronne ni l'élément le moins important de leur prestige.

Le Congrès catholique national, réuni il y a quelques jours à Plymouth, a mis en lumière d'une manière éclatante les résultats véritablement surprenants de ce travail immense de rénovation religieuse et sociale. Admirable instrument de recensement des troupes et des travaux accomplis, de réconfort et de stimulant dans l'action quotidienne, de préparation aux luttes du lendemain, que ces grandes assises annuelles, présidées par l'épiscopat et toutes vibrantes d'ardeur et de zèle! La place, hélas! me fait défaut pour vous parler, comme je l'eusse voulu, du Congrès de Plymouth. Et je n'en veux rapporter que cette impression dominante, partagée par tous les assistants: celle d'une armée en marche, d'une armée qui va vers la victoire et qui se sait assurée du succès. Pareille moisson d'oeuvres et de bonnes volontés, pareille cohésion dans la défense de la vérité et dans la lutte pour le bien social, pareille foi dans l'idée au milieu de l'effondrement général des principes doivent nécessairement conduire au triomphe final. Les catholiques anglais le savent: c'est ce qui fait aujourd'hui leur force et ce qui sera demain leur récompense.

Z.

Pour savoir si une pensée est nouvelle, il n'y a qu'à l'exprimer bien simplement.

LES DESTINEES DE LA LANGUE FRANCAISE

L'Académie française avait mis au concours, l'an dernier, pour le prix d'éloquence, le sujet suivant: "Discours sur la langue française." C'est un professeur de l'Université de Lyon, M. Paul Hazard, qui a remporté le prix, avec quelques pages fortes et précises venues à point dans le débat actuel sur la crise du français. Nos ancêtres nous ont légué notre langue comme universelle; rappelez-vous le célèbre discours de Rivarol sur ce sujet, avec le fameux aphorisme "Ce qui n'est pas clair n'est pas français"; eh bien, se demande M. Hazard, qu'est-elle devenue en nos mains et qu'en avons-nous fait?

Un moment, sous la Révolution, puis sous l'Empire, on a rêvé chez nous de faire du français la langue universelle, la langue de toutes les intelligences dans tous les pays, quelque chose comme le latin autrefois, comme l'espéranto aujourd'hui si on écoutait les espérantistes. Victor Hugo ne doutait pas que le français ne dût être la langue de ses Etats-Unis d'Europe. Le triomphe des nationalités, au XIXe siècle, ne permet plus cet espoir. Les traités de paix entre nations étrangères ne se rédigent plus exclusivement en français, et ce n'est plus dans notre langue que les souverains échangent forcément leurs toasts.

Mais si l'hégomonie du français est une chimère, son extension universelle, non plus à la place ou au-dessus, mais à côté des langues nationales, ne l'est pas. Les gens cultivés de tous les pays parlent le français; à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, c'est la règle. Voilà qu'on réclame maintenant notre culture, donc notre langue, en Espagne et dans toute l'Amérique anciennement espagnole.L'Université de France essaime à Madrid, à Aio, à Saint-Paul, à Buenos-Aires. Sans compter les autres instituts français qu'elle a créés à Florence et à Saint-Pétersbourg.

Les destinés de notre langue ne sont donc pas terminées, tant s'en faut: elles ne semblent même pas atteintes par la diminution de la natalité française et par notre répugnance à nous expatrier. Quelle faute alors serait la nôtre si nous les compromettions nous-mêmes, par légèreté, insouciance, goût mal compris des nouveautés! Nous avons des devoirs vis-à-vis de notre langue nationale, ils s'imposent à nous, c'est la partie la plus intéressante peut-être du discours que vient de publier M. Hazard, celle où ces devoirs, trois fois surtout, sont énumérés par lui et très nettement expliqués.

Le premier est de ne pas nous faire concurrence à nous-mêmes. Après le volapuk, nous voilà emballés pour l'espéranto. On comprendrait à la rigueur qu'un peuple dont la langue n'a aucune chance de se répandre au dehors, les Allemands, par exemple, ou les Japonais, fissent campagne pour l'adoption universelle d'un autre peuple, mais les Français! On dira que l'espéranto n'est pas la langue d'un autre peuple, que ce n'est la langue de personne, une langue artificielle: qu'importe? puisque nous avons la nôtre, universelle déjà depuis des siècles, universelle continûment, et à laquelle viennent des élites internationales de plus en plus nombreuses. C'est absurde, pour le plaisir de sacrifier à une mode, de porter nous-même atteinte à notre influence extérieure, à notre propre influence.

Notre second devoir, dit M. Hazard, c'est de ne pas laisser le français davantage se déformer en France. On n'écrit plus, on rédige; pis encore, on écrit comme on parle, avec le même laisser-aller et les mêmes licences. De la rue cela a gagné la presse, les feuilletons, les théâtres. Je ne parle pas tant des incorrections et des grossièretés, qui pourraient n'être qu'exceptionnelles, que d'une certaine vulgarité générale dans laquelle on délaie l'expression de pensées et de sentiments non moins vulgaires. Les jeunes gens lisant aujourd'hui plus que jamais les journaux et romans, c'est toute une affaire, consultez leurs professeurs, pour les ramener, à la distinction? non certes, moins que cela, simplement à un peu de pureté, de tenue, et de soin.

Nous avons un troisième devoir d'ordre encore plus pédagogique, qui est de conserver le latin. Plus dangereuse qu'une déformation, serait, écrit M. Hazard, une décomposition de notre langue. Cela arriverait fatalement si cette faculté inouïe qu'elle a de répondre tout de suite aux idées nouvelles par des mots nouveaux, et, si toutes les acquisitions qui s'ensuivent, ne trouvaient plus le support classique et stable qui les a soutennes jusqu'ici sans en être écrasé. Tel est le rôle du latin. Supprimez-le, vous réduirez la langue à n'être plus bientôt qu'une "cohue de mots", chaque spécialité apportant les siens sans ordre et sans discipline, sans logique et sans contrôle. Gardez-le, vous gardez du même coup "la force stable qui rattache la langue à ses origines, qui maintient son unité organique, et assure la permanence de son être".

A y regarder de près, c'est précisément l'équilibre précieux de ces deux éléments, le novateur et le conservateur, qui fait l'universalité du français. Notre langue est la seule qui les sache associer dans une si juste mesure. Que nos enfants apprennent donc l'anglais et l'allemand, l'italien et l'espagnol, de façon à nous avertir de ce que chacun de ces peuples apporte de nouveau. Mais il est nécessaire qu'ils restent capables de juger toutes ces nouveautés, et ils ne le seront que s'ils se sont assurés à l'avance d'un terme de comparaison, auquel ils ramèneront la diversité de leurs expériences. Ce sera le latin, lanque fixée parce que morte, modèle de concision et de vigueur, d'où le français a tiré ce qu'il peut avoir de force et de logique.

Si donc le latin est facile à la connaisance du français parce que celui-ci en vient, parce que c'est chez lui, à la source des étymologies, que nous prenons le sens originel des mots, et par conséquent le secret de la précision et de la propriété, voici une autre raison de nous y attacher, de le conserver jalousement dans notre système d'éducation: il est un moyen éprouvé de notre influence extérieure. Comme l'écrit M. Hazard, "nous ne pouvons garder à notre langue sa valeur humaine sans avoir nos humanités."

LE SPAHI

En ce temps-là, la frontière marocaine, ligne hypothétique délimitée vaguement par quelques-uns de ces tas de pierres commémoratifs que les indigènes appellent "kerkour", coupait à mi-chemin de Lalla-Marnia et d'Oudjda la vaste plaine des Angad.

J'était alors capitaine au 2e zouaves. Mes aptitudes topographiques m'avient fait désigner pour exécuter un levé de précision de cette zone infestée en tout temps de malendrins qui s'empressaient, après un mauvais coup, d'aller vendre leur butin sur le marché d'Oudjda. Une action diplomatique était justement engagée à ce moment pour mettre un terme à leurs déprédations et mon travail devait servir de base à nos revendications, en établissant nettement le tracé d'une ligne de démarcation bièn apparente entre le Maroc et l'Algérie.

Après avoir opéré dans la région des sources de l'oued Kiss, puis de la Mouïla, j'étais descendu vers le sud et je venais de dresser ma tente auprès du puits de Zoudjel-Beral, situé à une dizaine de kilomètres de Lalla-Marnia.

Un spahi, un tringlot et mon zouave ordonnance constituaient le personnel mis à ma disposition par le service géographique, personnel un peu sommaire, car le pays était profondément troublé par l'approche du sultan de Fez, qui se dirigeait à petites étapes sur l'Oudjda dans le but d'élever des impôts sur les Beni-Snassen.

Le fusil de chasse en bandoulière, accompagné de mon ordonnance porteur de mes instruments et escorté d'El Ournidi, mon spahi, un homme de grande tente, je partais régulièrement à l'aube, afin d'abattre une grande partie de ma besogne avant la forte chaleur, laissant mon tringlot à la garde du campement.

Ce jour-là, je m'étais proposé de lever le cours de l'oued Mehaguen, oued sans eau bien entendu, comme la plupart des rivières de l'Algérie dans cette saison. La région que j'avais à parcourir était absolument déserte. C'était une plaine immense avec de faibles ondulations parsemées de touffes de jujubiers épineux et de palmiers nains, autour desquelles la primitive charrue arabe avait ébauché ses maigres cultures.

Sur le fond d'or fauve des orges mûrissantes, le lit de l'oued apparaissait avec ses frondaisons de lauriers-roses en fleur comme un long ruban de feu. Tout au fond de la plaine, par dessus les collines violettes de la haute Mouïla, les hautes crêtes des Beni-Snassen se profilaient sur un ciel d'émeraude. Le soleil levant les diaprait de toute la gamme des roses et des incarnats, tandis que leurs puissantes assises étaient encore noyées dans un ombre bleuâtre.

J'étais dans la contemplation de ce prestigieux décor lorsque je fus soudain rappelé à la réalité par la voix de mon spahi.

* * *

—Ma cap'taine, y en a maintenant faire tentione. Y en a sovent Marocains cachés dans cette brouissaille!

—Bah! lui dis-je, ces gaillards-là tirent si mal qu'ils nous manqueront le cas échéant. Reste à cheval et ouvre l'oeil pendant que je travaillerai.

Sur ce, je me mis en devoir d'ajuster ma planchette sur mon trépied et je commençai à relever les points saillants du terrain à l'aide de la boussole et de l'alidade. Je fis ainsi quelques stations qui m'amenèrent jusqu'à une trentaine de mètres de l'oued.

A ce moment, j'entendis El Ournidi manoeuvrer la culasse de sa carabine. Sans doute son oreille exercée avait dû percevoir quelque bruit suspect, car il regardait attentivement du côté d'un gros buisson de lentisques qui escaladait le bord de la berge. Tout à coup, je le vis enlever son alezan d'un bond prodigieux et le jeter audevant de moi, cependant que trois détonations éclataient brusquement à la limite des lauriers-roses.

Décidément, j'avais calomnié les Marocains. Les trois coups étaient bien ajustés. Ma caisse aux instruments volait en éclats entre les mains de mon ordonnance, un des pieds de la planchette était coupé net, renversant mon topo dans la poussière, et mon spahi roulait sur le sol avec son cheval frappé à mort par la balle qui m'était sûrement destinée.

La riposte ne se fit pas attendre. En deux bonds je fus sur la berge et j'envoyai un coup de triple zéro dans le dos d'un grand diable à moitié nu qui filait comme un lièvre entre deux touffes de verdure.

Un hurlement de douleur me prouva aussitôt que j'avais mis dans le mille et, me retournant, j'aperçus El Ournidi qui avait réussi à se dégager et accourait à la rescousse sain et sauf, mais blême de fureur. J'essayai vainement de l'arrêter dans une poursuite téméraire, il disparut à son tour au milieu des lauriers-roses.

Quelques minutes s'écoulèrent qui me parurent terriblement longues, puis le bruit sec d'un coup de carabine éclata à une centaine de mètres du théâtre de l'agression. J'entendis un cri de triomphe et peu après je vis accourir un homme en burnons rouge qui brandissait une tête fraîchement coupée d'où suintait un mince filet de sang merveil.

La physionomie de mon spahi, d'habitude impassible, avait à ce moment une incroyable expression de férocité. Ses prunelles, rétractées par la volupté de la haine satisfaite, disparaissaient presque au fond de leurs orbites et ses lèvres, relevées dans un étrange sourire, découvraient à demi ses dents de bête prête à mordre.

En arrivant auprès de moi, il jeta son horrible trophée à mes pieds, et d'une voix qui grondait comme un rugissement de fauve:

—C'est l'homme qui a tué mon cheval, ma cap'taine. Ce fils de chien ne mordra plus. Demain j'y porterai sa tête au bureau arabe!

* * *

Le soleil venait de disparaitre derrière les berges lointaines de l'oued Isly; la plaine des Angad s'emplissait maintenant d'une ombre violette qui montait lentement le long des pentes du ras Asfour et du ras Fural dont les cimes opposées, encore éclairées des feux du couchant, émergeaient des brumes du crépuscule ainsi que deux flots de corail sur l'outremer des flots, lorsque j'invitai mon brave spahi à venir s'asseoir auprès de moi. Après qu'il eut pris une tasse de café et allumé une cigarette, il me prit tout à coup fantaisie de sonder cette âme de musulman au service de la France.

Assurément, son loyalisme était à l'abri de tout soupçon. Il m'en avait donné le matin même une preuve incontestable, mais ce loyalisme était-il absolument à l'épreuve de son fanatisme religieux? Et alors, pour éclairer ce point assurément délicat, je me décidai à tenter une expérience, un peu trop inquisitive, peut-être.

—Demain matin, lui dis-je, tu porteras cette lettre au commandant supérieur de Lalla-Marnia. C'est mon rapport sur l'agression dont nous avons failli être victimes. Je lui signale ta brillante conduite et je lui demande de te faire nommer de première classe, car tu as généreusement exposé ta vie pour sauver la mienne. J'ajoute que dans maintes circonstances tu m'as donné des preuves éclatantes de ton dévouement. Je puis compter sur toi en toutes circonstances, n'est-ce pas, El Ournidi?

—Kif kif mon père, ma cap'taine!

—Ainsi, quoi qu'il puisse arriver, tu ne me laisserais jamais dans l'embarras?

—Commande et j'obéirai, ma cap'taine!

—Même dans le cas où les marabouts prêcheraient le "djedah" contre les roumis?... Eh bien! El Ournidi, te voilà devenu subitement muet?

"Allons, dis-moi franchement ce que tu penses. Depuis six mois que tu es attaché à ma personne, tu me connais; tu sais que je suis un homme droit et que je n'ai pas deux paroles. Eh bien, par la vérité de Dieu très haut, je te jure que je ne me fâcherai pas, quelle que soit ta réponse!

"Ecoute! si la guerre sainte était déclarée, si tous les Arabes même les spahis et les tirailleurs, marchaient contre nous et si tu me rencontrais au détour d'un sentier, blessé et incapable de me défendre, que ferais-tu de moi, El Ournidi?

—J'y peux pas dire, ma cap'taine!

—Si, dis-le hardiment, je ne t'en voudrai pas!

—Ti veux que j'y dise tout de même! Eh bien, cap'taine—et en même temps il faisait rapidement de la main droite un geste circulaire—eh bien, ma cap'taine... je t'y couperai le cou!

Général Bruneau.

FAMEUX COLLIER

Que devient la valeur des perles du fameux collier volé, à côté de celles-ci?

En effet, Jules César offrit à Serviia une perle évaluée à un millions de sesterces (environ 200,000 francs).

La perle du chah de Perse que Tavernier fit en 1633 était estimée 32,000 tomans (un million et demi). Cette perle serait, paraît-il, celle que possédait le dernier roi de Perse, Fateh Ali-Chah.

La perle de la couronne de l'empereur Rodolphe II pesait, dit-on, trente carats, et était grosse comme une... poire. Mais le fait est douteux.

Une perle offerte par la république de Venise à Soliman, l'empereur des Turcs, fut estimée 400,000 francs.

Le pape Léon X acheta une perle à un joaillier vénitien pour la somme de 350,000 francs.

Une femme de Madrid possédait, en 1605, une perle américaine du prix de 31,000 ducats.

Enfin, un livre daté de 1838 nous apprend que la plus belle perle connue se trouve dans le musée de Zozima, à Moscou. Sa forme est entièrement sphérique et son éclat est tel qu'au premier moment on la croit transparente. Zozima l'acheva à Livourne d'un capitaine de navire indien. Cette magniflque perle, qu'on appelle la "Pellegrina", est l'une des curiosités que les habitants de Moscou signalent aux voyageurs.

Cette perle unique existe-t-elle toujours?... ou bien, comme le fameux collier... et la "Joconde"...

LA GUERRE DANS LES BALKANS

En attendant que la paix soit définitivemnt rétablie dans ces pays, voici le bilan de la guerre tel que l'a dressé un correspondant militaire qui a parcouru tous les lieux des deux campagnes successives. Il établit ainsi les pertes en hommes et en argent subies par les Etats balkaniques tant dans le conflit avec les Turcs que dans le conflit actuel:

Première guerre:

Bulgarie: 350,000 soldats mobilisés; 80,000 morts en guerre ou de maladie; 1 milliard et demi de pertes de richesse.

Serbie: 250,000 soldats mobilisés; 30,000 morts en guerre ou en maladie; 800 millions de pertes de richesse.

Grèce: 150,000 soldats mobilisés; 10,000 morts; 350 millions perdus.

Monténégro: 30,000 soldats; 8,000 morts; 20 millions perdus.

Turquie: 450,000 soldats; 100,000 morts; 2 milliards perdus.

Deuxième guerre:

Bulgarie: 300,000 soldats; 60,000 morts; 900 millions perdus.

Serbie: 200,000 soldats; 40,000 morts; 500 mililons perdus.

Grèce: 120,000 soldats; 30,000 morts; 250 millions perdus.

Monténégro: 20,000 soldats.

A ces chiffres, il faut ajouter les personnes massacrées, les richesses perdues à la suite des incendies, les victimes du choléra, etc.

On arrive ainsi à un chiffre total de presque 400,000 victimes et de près de 6 milliards et demi de francs perdus.

CHAPITRE XXII

Un matin de novembre, à 4 heures, c'est la nuit noire.

Dans un abominable galetas meublé... et quels meubles!..., au sixième, un homme se lève. A tâtons, il cherche ses habits de miséreux: tant bien que mal il s'habille, se dépêchant, dans l'ignorance de l'heure qu'il peut bien être; puis, lourdement, avec ses gros souliers de paysan, il descend l'escalier graisseux dans lequel stagne l'odeur écoeurante des plombs et des eaux ménagères.

Dans la rue, il n'y a encore personne. L'air est froid, humide, vous glaçant jusqu'à l'intérieur de la poitrine. Lhomme le sent, et, frileusement, entoure son cou d'un mouchoir à carreaux. Dans cet ouvrier, on ne reconnaitrait plus le robuste paysan débarqué, il y a deux mois à peine, sur le quai de la gare du Nord. Paris use vite, et surtout ceux qui n'ont pas été élevés, dès leur enfance, dans son atmosphère anémiante et fiévreuse. Les trais d'Isidore se sont allongés, les joues ont disparu; le teint, jadis très clair, est devenu jaunâtre; la bouche a quitté son expression presque enfantine, pour en prendre une autre, crispée, aigrie, révélant l'homme qui a fait déjà la rude connaissance des épaves de la vie.

Rude, oui, le mot n'est pas exagéré, car Isidore mène depuis un mois une vie que les forçats ne supporteraient pas. De magasin en magasin, d'usine en usine, de connaisance en connaissance, il va, mendiant une place, une recommandation. Dans les bureaux de placement, on lui a surtout demandé de l'argent; dans les fabriques, on l'a éconduit avec des mots impatientés; quant aux lettres de recommandation, il en a tellement, et elles lui servent si peu, qu'il ne les emporte même pas.

Comment a-t-il vécu pendant tout ce mois? Il ne le sait pas lui-même; Clément lui a envoyé 20 francs; le bureau de placement en a exigé 10... Il a mangé presque uniquement sur le reste... et mangé quoi!? La nourriture frelatée des mastroquets excentriques, le pain de farine douteuse et les viandes inférieures des boucheries de barrière; il s'est soutenu avec de l'alcool abominable, à deux sous le verre; grâce aussi au vin de raisins secs, coloré de rose trémière, mortel pour les estomacs obligés de l'absorber. Il a été exploité par tout le monde, même par des camarades, ouvriers comme lui, qui l'ont obligé, chez son traiteur, à offrir des tournées qu'il n'a pas encore payées.

Ce matin, il est parti à jeun, comptant trouver des marchands de vin ouverts sur la route jusqu'à Clichy; il y prendra le verre d'alcool qui, tombant dans l'estomac vide, donne ce coup de fouet terrible, dont l'habitude constitue pour l'ouvrier un lent et véritable suicide.

Cela coûte trois sous à Clignancourt, mais il connaît des *bars*, voisins des fortifications, où il aura la même consommation pour un sou de moins, et il se réserve.

En attendant, il marche mal, lourdement; ses pas éveillent dans les longues rues désertes des échos étranges. Il y a loin de Clignancourt aux bords de la Seine, où se trouve l'usine à gaz de Clichy-la-Garenne. Peut-être, ce matin, sera-t-il plus heureux: peut-être enfin le contremaître hargneux dira-t-il le "oui" tant désiré! Le bruit courut hier qu'on allumerait aujourd'hui une batterie nouvelle: c'est quarante hommes à embaucher; seulement, voilà! il y a les anciens ouvriers qu'on reprend les premiers! Mais, en se dépêchant, en arrivant de bonne heure, qui sait si l'occasion bienheureuse fuira toujours à mesure qu'on la poursuit, et si, ce soir, il ne pourra pas écrire à Noyon: Cette fois, j'y suis!...

Voici déjà les fortifications, la barrière où les donaniers sommeillent, assis sur leurs chaises et les genoux au menton. Dans les quartiers excentriques, on commence à s'éveiller: par-ci, par-là des cochers, des hommes d'équipe commencent à apparaître sur les trottoirs.

Alors, subitement, il a l'impression que peut-être il est en retard, et le voilà qui se hâte. Devant lui, le boulevard National aligne les perspectives monotones de ses habitations ouvrières; puis, à gauche, la longue rue des Chasses, avec son interminable mur d'enceinte, où, comme de lugubres sentinelles, s'élèvent tristement les cheminées de fabriques: puis, là-bas, une lourde porte grillée, la porte de l'usine à gaz, du paradis rêvé, où des hommes attendent déjà. Il y en a qui ont passé la nuit devant elle, pour se présenter les premiers au chef d'équipe: d'autres sont venus à 2 heures, à 3 heures du matin, grelottant sous la bise infecte qui se lève de la Seine. Car le grand égout collecteur est là, tout près, à 50 mètres, dégorgeant à vagues pressées toute l'ordure de Paris, mettant sur les bords du fleuve une sorte de lave ignoble, accumulée par la production continuelle des gaz méphitiques, qui fermentent et bouillonnent, au milieu des flots épais et noirs, comme des floraisons de pourriture.

Isidore est mal reçu: chacun se hérisse devant ce nouveau concurrent, qui affaiblit d'une unité les chances des autres. Des Italiens, des Belges le bousculent, l'injurient; pour un peu on se battrait là, dans la nuit. Oh! la terrible lutte pour la vie dans certains quartiers ouvriers de Paris! Mais Isidore, très affaibli par les privations, ne répond guère: d'ailleurs, d'autres ouvriers arrivent encore, puis d'autres, qui détournent l'attention en augmentant les colères: ils sont bientôt 60, 80, 100, qui se détachent en ombres fantastiques sur la grande lueur rouge, sinistre, incendiant le ciel au-dessous de la cour, où le coke enflammé est roulé au sortir des cornues.

Il y a des moments de lassitude, d'énervement, impossibles à rendre, dans ces attentes sans illusion, où l'espérance est presque nulle, où l'on compte seulement sur un hasard heureux. Isidore dont la foi était encore bien vivante, disait un bout de prière en piétinant dans la boue humide; il implorait à voix basse saint François-Xavier et saint Antoine de Padoue, tous deux très honorés à Noyon. Cela lui fit trouver le temps moins long...

Puis un grand cri, presque sauvage, le rappelle à la réalité: ce sont les ouvriers qui ont aperçu là-bas, dans la cour, le falot du maître d'équipe, qui se balance en s'approchant. Le chef marche, lentement, en homme qui sait son importance, et qu'on l'attendra; ses traits sont durs, son expression froide: une moustache noire, commençant à blanchir par certains endroits, coupe d'une ligne sévère un visage de Lorrain. On sent que rien ne peut émouvoir cet homme-là, qu'il a vu toutes les misères: les femmes, leurs enfants aux bras, se sont traînées à ses pieds, le suppliant pour un mari sans travail depuis des mois; rien n'agit plus sur lui: il sait le nombre et la force des hommes qu'il doit occuper: on passe devant lui, il vous regarde, vous écoute, prend votre nom, à cause des coups de presse qui peuvent exiger parfois d'impérieuses et subites augmentations de personnel: puis une phrase:

—Allez aux fours.

—Allez au casse-coke.

—Attendez qu'on vous écrive.

Ou bien encore:

—Revenez lundi prochain.

Et c'est tout.

Les élus entrent dans la cour pavée; les autres, ajournés ou refusés, courbent le dos, et, dans la nuit blanchissante, reprennent tristement le chemin de leur galetas glacé. Or, ce matin-là, Isidore entra. Diffenbach, le maître d'équipe, l'embauchait pour 4 francs!...

Quatre francs par jour.. presque 120 francs par mois, c'était le commencement de la fortune: et pourtant Isidore ne tressaillit pas outre mesure.

Le bonheur arrive rarement au moment où il est le plus désiré, et la froideur qui l'accueille est faite des tristesses de l'attente. Les deux mains dans les poches, le paysan suivait Diffenbach sans rien dire, le long du grand mur de prison qui conduit aux batteries. D'abord, il devrait tous les matins faire une heure etdemie de chemin pour arriver à l'usine. Dans un mois seulement il pourrait déménager, quand il aurait payé son logeur; et puis il pressentait qu'il faudrait les gagner, ces 4 francs, dans toute la rude acceptation du mot. Autrefois, dans les champs, quand ses chevaux et lui arrivaient au bout du sillon, les poumons haletants, le corps en sueur, on pouvait s'arrêter, s'essuyer le front, se reposer quelques instants, et ne recommencer le labour qu'après les forces bien revenues. Il était alors son maître, et personne ne le commandait dans son travail: Aujourd'hui, quand la grille de fer de l'usine s'était refermée sur lui, il avait senti que les choses changeraient. A l'heure présente, c'était dix, vingt supérieurs, avec lesquels il allait falloir compter; il n'y avait pas jusqu'au concierge, sous les yeux duquel on était obligé de passer, et qui noterait la minute précise de son arrivée et celle de son départ. Et puis quand Isidore rentra aux fours, il aperçut des regards mauvais qui se fixaient sur lui: d'abord il ne comprit pas, mais son incertitude ne dura pas longtemps.

L'usine occupait alors des Italiens en certain nombre, et ils se tenaient entre eux, au point de constituer une petite usine dans la grande. Précisément, la batterie à laquelle Isidore allait être attaché comptait une bonne moitié d'Italiens, qui virent arriver le nouveau venu avec un déplaisir évident. Diffenbach, obéissant à une patriotique pensée, avait ce matin-là refuser d'embaucher des étrangers, il fallait bien se venger sur quelqu'un; le contremaître était au-dessus de leurs atteintes, et Isidore comprit tout de suite que les choses allaient mal tourner pour lui.

Debout en face de sa monstrueuse cornue chauffée au roge cerise, le déluteur, en quelques coups précis, ouvre l'appareil où le charbon, ayant jeté son gaz, est devenu un résidu incandescent. D'un geste brusque, il extrait le coke, qui dégage dans la batterie une chaleur prodigieuse. Le travail d'Isidore consistait à charger rapidement ce coke en feu dans une voiture de fer, avant qu'il n'échauffât outre mesure le bâtiment, et à le porter dans la cour, où il achevait de s'éteindre.

(*A suivre*)

AU CANADA

HARRY THAW EST DEPORTE

Coaticooke, 10. — Harry K. Thaw a été brusquement déporté ce matin, par des officiers de l'immigration qui l'ont conduit en auto à la frontière du Vermont.

On dit qu'ils ont reçu leurs instructions du ministre de la Justice ce matin, d'autres disent que c'est du ministre de l'Intérieur.

Thaw a été tiré de sa cellule à 8 heures. Il protesta avec véhémence; en se débattant alors qu'on le bousculait dans l'escalier, il brisa une fenêtre. Vociférant à pleins poumons, le prisonnier cria qu'on l'enlevait de force.

Les agents de l'immigration lui dirent de se calmer et qu'ils agiraient légalement. A 9 heures moins 5 minutes l'automobile, qui filait à une bonne vitesse, traversait la frontière.

Cette manoeuvre soudaine a pris Thaw, ses défenseurs, les avocats de la poursuite par surprise.

Mtre Hector Verret, représentant de l'Etat de New-York, a déclaré que personne ne savait pas que Thaw serait déporté aussi soudainement.

On croit que Thaw a été transporté à Norton Mills.

PAS DE BILL NAVAL

Ottawa, 14.—Il est maintenant à peu près certain que la troisième session du douzième parlement canadien ne sera pas convoquée avant l'an prochain.

L'absence de la plupart des membres du cabinet d'Ottawa cet été a retardé les affaires départementales et rien n'a été fait encore relativement à la préparation de la législation.

On dit aussi que les députés des Provinces Maritimes et de l'Ouest s'objectent fortement à venir à Ottawa un mois avant les fêtes, pour être obligé de retourner dans leurs familles à Noël. On prétend qu'il se fait peu de travail avant les fêtes et qu'avec la règle de clôture, on pourra sauver beaucoup de temps.

Il est rumeur qu'il ne sera pas présenté de bill naval à cette session. On dit que le Premier Ministre a résolu d'attendre la réforme du Sénat par la représentation avant de soumettre une nouvelle mesure de contribution.

CA TOURNE AU SERIEUX

North Bay, Ont., 11.—Les nouveaux règlements relatifs aux écoles bilingues ne semblent pas populaires chez les Canadiens-français. Ils sont la cause, dit-on, des incidents dramatiques qui se déroulent dans le canton de Ferris. Il s'agit de la section scolaire de Nosbonning où il y a deux conseils scolaires pour la même école. Cette école a été tantôt publique, tantôt séparée. La cause du trouble fut l'opposition à un inspecteur anglais protestant.

Le conseil de l'école séparée, quand il fut en possession de l'établissement le fit fermer, comme protestation auprès du gouvernement contre l'espécteur protestant. Or, le conseil protestant étant entré en fonctions, fit rouvrir l'école.

Alors eut lieu une réunion du conseil séparé, qui décida de prendre possesion de l'école. Le secrétaire du conseil séparé, armé d'une hache, pénétra dans l'école, malgré les avertissements donnés par M. Emery Racicot, secrétaire du conseil de l'école publique. Il dut comparaître devant un magistrat, à North Bay, et il fut condamné à l'amende. L'appel fut demandé et rejeté. Mardi dernier, le conseil public tenta d'ouvrir l'école. Le soir, l'école fut brûlée. Le conseil séparé avait assuré cette école pour $400, et le conseil public prétend que cette somme ne devrait pas être payée au conseil séparé. Il semble question d'une guerre entre les deux conseils scolaires.

TOUJOURS LA PERSECUTION

Toronto, 11. — Le gouvernement a revisé les projets qu'on lui avait soumis pour l'inspection et l'amélioration des écoles bilingues.

L'hon Dr Pyne a fait cette déclaration hier après une réunion du cabinet. Les nouveaux règlements, tout en accordant pleins pouvoirs à l'inspecteur général sur les écoles publiques et les écoles séparées, permettent aux inspecteurs régionaux de régler la plupart des cas.

Les principaux changements dans les règlements touchent à l'enseignement du français. L'inspecteur général a le pouvoir de permettre que l'enseignement se donne en français comme avant, quand les élèves ne comprennent pas la langue anglaise.

Le gouvernement prétend que les Canadiens-français ont exagéré l'injustice que leur faisait l'inspection des écoles bilingues par un inspecteur général. La délégation des Canadiens-français avait demandé le suppression du règlement qui limitait à une heure par jour l'enseignement du français. Les nouveaux règlements accordent à l'inspecteur général le pouvoir d'augmenter avec discrétion le temps à consacrer à l'étude du français.

UN VOL DE $5,000

Hamilton, Ont., 10.—James Ray, l'escroc, qui vola récemment plusieurs banques dans les villes et villages d'Ontario, semble se plaire dans sa besogne, car il vient de retirer illégalement $5,000 d'une banque d'Hamilton.

Ray avait pris le nom de Graham et opérait avec des lettres de crédit.

La police croit que Ray a secoué de ses semelles la poussière d'Hamilton et s'est réfugié dans Toronto ou autres champs d'activité propices à sa besogne.

M. ASSELIN DESAVOUE

Montréal, 10.—Après un débat orageux qui dura cinq heures, la société Saint-Jean-Baptiste a voté, à deux heures ce matin, une motion désavouant l'interview de son président, M. Olivar Asselin, publiée dans l' "Action" au sujet du sou de la pensée française.

Quelques instants avant ce vote, M. Asselin avait quitté la salle avec ses amis en nombre à peu près égal à ceux qui demeurèrent pour voter.

LA RESOLUTION.

Voici le texte même de la résolution adoptée: elle fut proposée par M. le Dr Baril, secondée par le Dr A.-H. Dufresne:

"Ayant pris connaissance d'une interview du président général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, se rapportant à la collecte du Sou de la Pensée française, interview publiée dans l' "Action" du 26 juillet 1913, commentée par quelques journaux et mise en brochure depuis cette date, nous croyons que cette interview est très regrettable, parce que, tant par le fond que par la forme, elle est de nature à blesser les sentiments de la population canadienne-française et catholique, et nous considérons qu'il est du devoir des membres de la Société de dégager leur responsabilité en la désavouant en tant que la société est concernée."

MOTION D'AJOURNEMENT

Plus de cinq cents membres sont présents quand, à 8 heures, M. Asselin ouvre la séance.

A son invitation, M. Victor Morin, vice-président de la Société, prend le fauteuil.

M. Thibeaudeau Rinfret fait alors appel en faveur de la concorde qui doit régner au sein de la Société Saint-Jean-Baptiste, et propose une motion d'ajournement en ces termes:

"Attendu que la Société Saint-Jean-Baptiste a été créée et doit exister pour l'union des Canadiens-français et que, dans l'opinion de cette assemblée, le débat proposé serait de nature à compromettre cette union, il est proposé que l'assemblée s'ajourne."

LE VOTE

Une discussion s'élève sur la légalité de la motion. Le président dit qu'elle est dans l'ordre, puis, par un vote de 219 à 215, la motion est rejetée.

L'enregistrement des votes a provoqué des scènes tapageuses.

Enfin, le résultat est annoncé, puis on aborde la question principale.

VIF DEBAT

Une nouvelle passe d'armes s'engage.

M. Horace Gagné propose que l'interview de M. Asselin soit lue. L'assemblée, après une vive discussion, accède au désir et la lecture commence pour ne se terminer qu'à minuit.

M. Baril se lève immédiatement après. Il reproche à M. Asselin de vouloir faire de la Société Saint-Jean-Baptiste une société neutre. Il dit aussi que M. Asselin a insulté Mgr Bruchési et qu'en tant que catholique il n'a pas le droit de citer son archevêque au tribunal de l'opinion publique.

M. le Dr Dufresne accuse M. Asselin et ses adeptes d'insulter le clergé.

MM. Horace Gagné, Bourbeau, Rainville et Arthur St-Pierre prennent ensuite tour à tour la parole. Le premier défendant M. Asselin et les deux autres réclamant le désavoeu de l'interview.

M. ASSELIN SE DEFEND

M. Asselin prend ensuite la parole: "J'ai droit, dit-il, qu'on prenne et interprète mes articles pour ce qu'ils sont.

"J'ai dit et je soutiens que la Société Saint-Jean-Baptiste est avant tout une association nationale, fondée dans le but de défendre les intérêts de notre race, au lieu d'être avant tout une société religieuse.

"Dès la naissance du projet de la Pensée française, j'eus à combattre les préjugés dont m'accablaient mes adversaires.

"Si maintenant l'on me refuse les droits d'exprimer mon opinion et si l'on persiste à voir dans mes écrits une injure quelconque au clergé, je me retirerai de la Société, mais la tête haute et avec la conscience de n'avoir dit ou fait que ce que m'a dicté mon devoir."

M. Baril réplique.

M. Léon Garneau propose un amendement et l'assemblée réclame le vote sur la motion Baril.

M. Asselin demande que le vote ne soit pas pris, car, dit-il, le partage des voix serait disgracieux pour l'autorité religieuse. Comme on insiste à grands cris, M. Asselin et environ la moitié de l'assemblée quittent la salle.

ADOPTEE A L'UNANIMITE

Un instant après, la motion Baril, dont nous avons donné le texte plus haut, est votée à l'unanimité par les membres présents.

LE FEU DANS UN COUVENT

Saint-Vincent de Paul,8.—Ce qui aurait pu dégénérer en un terrible désastre et occasionner la répétition d'un de ces effroyables holocaustes que nous avons eu trop souvent, hélas, à déplorer, n'a été empêché que par le sang-froid d'une religieuse qui a découvert, à quatre heures, hier matin, le feu dans le couvent des soeurs de la Providence, à Saint-Vincent de Paul. L'incendie éclata dans l'étage du milieu, près de la chapelle. La religieuse qui découvrit les flammes ne perdit pas son calme, et donna immédiatement l'alarme.

Il y avait environ cent élèves dans le couvent, toutes plongées dans le plus profond sommeil. On les réveilla et on les fit sortir de l'édifice qu'elles quittèrent en bon ordre sans qu'il y eut la moindre panique.

LA BATAILLE DE CHATEAUGUAY

Montréal, 14.—Dans quelques jours, les Canadiens-français, seront appelés à célébrer le 100ème anniversaire d'un des événements les plus glorieux de leur histoire. Le 26 octobre prochain, il y aura, en effet, 100 ans que le colonel de Salaberry, à la tête de 400 à 500 Canadiens-français, avec le concours de quelques Anglais et de quelques sauvages, repoussaient une armée américaine, qui, forte de 6,000 hommes, se dirigeait vers l'île Perrot, pour opérer sa jonction avec d'autres troupes, pour, ensuite, s'emparer de Montréal et du Canada entier. Mais de Salaberry et ses braves devaient réduire à néant l'espoir de l'Américain et conserver à la couronne britannique sa plus belle colonie.

Apprenant que l'ennemi s'avançait en grand nombre il alla l'attendre avec des troupes de milice —il n'y avait, en effet, aucune troupe régulière dans son petit détachement—sur les bords de la rivière Châteauguay à quelques milles d'Ormstown et grâce à un stratagème des plus habiles mit en déroute cette fière armée. Le succès fut complet et le Canada fut sauvé. La date du 26 octobre 1813 était écrite en lettre de gloire dans notre histoire.

C'est cet événement que l'on veut célébrer d'une façon grandiose dans quelques semaines. Hier soir, une assemblée des principaux citoyens de Montréal a eu lieu à l'arsenal du 65ème, et on a jeté les bases de l'organisation. On se mettra immédiatement à l'oeuvre et on fera quelque chose digne de l'événement que l'on veut célébrer, digne de la valeur de nos ancêtres.

RIMOUSKI VOTE LA PROHIBITION

Rimouski, 11.—Le vote qui a été pris en cette ville sur le règlement de prohition a donné le résultat suivant: 173 votes ont été enregistrés en faveur du règlement, et 84 contre. Le règlement est donc approuvé par une majorité de 89 voix.

La votation s'est faite très paisiblement.

LA C. M. B. A.

Les élections pour le bureau central de la C. M. B. A., lors de la dernière convention, ont mis à la tête de cette société MM. M. F. Hackett, président; A.-R. Richard et B. O'Connell, vice-présidents; J.-J. Ben, secrétaire; J.-W. McKee, trésorier; MM. J.-J. Costigan, J. Weiner, J. Murphy, F.-J. Curran, C.-A. Faribault, P.-C. Shannon, H.-E. Edwards, J.-W. Mallon, Dr Germain, G. Morissey, J.-T. Halisey, Rvd. A.-G. Fisher, G. Lynch-Staunton, Dr Ryan. Ces messieurs ont bien voulu choisir Québec comme le siège de leur prochaine convention.

LA VACCINATION EST-ELLE LEGALE

Montréal, 12.—Une cause qui va avoir un retentissement considérable par toute la province et qui va donner aux tribunaux l'occasion de décider un principe d'une extrême importance a été intenté, en cour supérieure, par M. Edouard Gale. Le demandeur veut obtenir, par son action, l'annulation du règlement de la cité décrétant que la vaccination est obligatoire pour les employés de manufactures et pour les enfants d'écoles et il allègue une foule de raisons à l'appui de sa demande.

Le principe en jeu n'est pas, cependant, le bien-fondé de la pratique de la vaccination. Au contraire, M. Gale ne veut pas attaquer la vaccination dans son principe même; il ne la combat qu'en autant que cela est nécessaire pour démontrer qu'elle ne devrait pas être obligatoire, mais seulement facultative. Son argument peut se résumer à ceci: en médecine, on est partagé sur l'opportunité de la vaccination et sur son utilité; des médecins très autorisés prétendent qu'elle est inutile, inefficace et même en certains cas dangereuse; d'autres médecins au contraire la préconisent comme utile et même nécessaire. La loi ne devrait pas trancher la litige entre les médecins et puisqu'il y a des opinions diverses et opposées, à ce sujet, aussi respectables les unes que les autres, on devrait laisser facultatif devant la loi ce qui l'est au dire des médecins.

A l'appui de ses dires, M. Gale cite l'exemple de l'Angleterre et de la Suisse, qui, après avoir décrété la vaccination obligatoire, ont ensuite aboli cette loi et ont laissé la vaccination simplement facultative.

ST-BONIFACE

L'Union Nationale Française a inauguré, hier soir, son nouveau local, 27 rue Dumoulin.

Il y eut concert avec rafraichissements.

De passage MM. les abbés St-Anant, curé de St-Jean-Baptiste, Desrosiers, curé de l'Aubigny, Beaudry, curé de Thibeauville.

M. le sénateur Larivière nous a quitté aujourd'hui pour retourner à Montréal.

M. l'abbé Bertrand, fils de M. Theo. Bertrand, ancien maire de St-Boniface, est parti mardi soir pour Montréal où il continuera ses études de théologie au Grand Séminaire.

M. J-A. Desjardins, de l'avenue Taché, est revenu samedi dernier d'un voyage de trois semaines à Montréal.

M. Rodrigue Panneton, de la Banque d'Hochelage, est revenu, ce matin, des Trois-Rivières où il était allé passer ses vacances.

Mgr Dugas est allé à Portage bénir la nouvelle église polonaise. Il était accompagné du R.P. Kwelski, O.M.I., curé de la paroisse polonaise de Winnipeg et maintenant curé de la nouvelle paroisse de Portage.

La visite paroissiale commencera la semaine prochaine et sera faite par Mgr Béliveau et MM. les abbés Messier et De Munter. Mgr Béliveau visitera le centre de St-Boniface, M. l'abbé De Munter la population flamande et M. l'abbé Messier de Norwood. Quand M.M. les abbés Messier et DeMunter auront terminé leur tâche ils viendront prêter main-forte à Mgr Béliveau. Cette visite paroissiale durera au moins un mois car la paroisse a fort grandi durant la dernière année.

AU COLLEGE.

Les "Iroquois", champions amateurs de la seconde division, pour le jeu de ballon, détiendront encore ce titre glorieux cette année. Les Indiens sommeillent paisiblement sous leur gloire. Comme ils avaient d'ailleurs promis de le faire ils exterminèrent sans peine samedi soir une douzaine de "blancs" courageux, mais assez prétentieux tout de même pour vouloir lutter avec eux.

Rendons justice, cependant, aux vaincus. Ceux-ci combattirent avec une énergie et une vaillance constantes, qui décupla longtemps l'espoir du triomphe.

Mais tout devait finir par la défaite. Les Indiens avec l'impétuosité qui les caractérise fondirent sur les retranchements ennemis et s'y maintinrent.

Le double tir de Piché amena la victoire dans les rangs de ses compatriotes. Honneur aux vainqueurs.

Un spectateur.

AU SACRE-COEUR

LA PAROISSE DU SACRE-COEUR HEURES DES OFFICES PENDANT L'ANNEE

Le dimanche:

Messe basse à 8 heures.

Grand Messe à 10.30 heures.

Office du soir à 7.30 heures.

La semaine:

Première Messe à 7 heures, excepté le jeudi.

Deuxième messe à 8.30 heures. Les enfants de l'école assistent à cette messe.

Les confessions

Tous les samedis à 4 heures et à 7.30 heures.

La veille des fêtes d'obligation.

La veille du premier vendredi du mois.

Tous les matins à l'heure des messes.

Les Sociétés:

Premier dimanche du mois à 7.30 heures p.m., exercice du Rosaire et réunion générale des Cadets du Sacré-Coeur.

Deuxième dimanche du mois à 7.30 heures p.m., réunion des Enfants de Marie.

Troisième dimanche du mois à 7.30 heures p.m., réunion des Dames de Sainte-Anne.

Quatrième dimanche du mois à 7.30 heures p.m., réunion de la Ligue des hommes.

La Société Saint-Jean-Baptiste a ses assemblées le 2me dimanche du mois à 3heures.

L'Union Saint-Joseph le dernier mercredi de chaque mois à 8 heures p.m.

L'Alliance Nationale le 2me lundi de chaque mois à 8 heures p.m.

La commission scolaire le 3me mercredi du mois à 8 heures p.m.

Le Choeur de chant a sa pratique régulière tous les vendredis à 8 h.

Le premier vendredi du mois le Saint-Sacrément est exposé tout le jour de 8 heures a.m. à 8 heures p.m.

Messes à 7 et à 8 heures; le soir à 7.45 heures, exercise de la Garde d'honneur.

* * *

Mme Collon prévient ses élèves et les personnes désireuses de prendre des leçons de piano qu'elle est de retour à Winnipeg et recommence ses cours comme par le passé: 55 Margaretta, près de l'Eglise du Sacre-Coeur.

L'assemblée de la Saint-Jean-Baptiste, convoquée pour dimanche prochain. Une vingt-aine de membres seulement avaient répondu à la convocation. A l'assemblée de dimanche repochain il sera donné communication du rapport financier de la société et d'importants projets seront soumis aux membres. Tous devront se faire un devoir d'y assister.

L'ouverture du concours de Pedro a lieu ce soir. On escompte une forte assistance. De beaux prix seront donnés aux vainqueurs. Ce concours a lieu au profit de l'école.

CIRCULAIRE DE MGR. L'ARCHEVEQUE

Mgr l'archevêque a adressé à son clergé la circulaire suivante:

Archevêché de Saint-Boniface,

1 septembre 1913.

Dévoués et Chers Collaborateurs:

Vous n'ignorez pas que quatre de nos paroisses les plus florissantes subissent le contre-coup de certaines difficultés qui existent dans les Instituts religieux d'hommes et de femmes qui sont chargés, l'un de la desserte de la paroisse, et l'autre de la direction des écoles.

Il est de notre devoir de provoquer les solutions qui assûreront la paix et la prospérité croissantes de ces paroisses et de ces écoles.

Nous avons décidé d'aller à Rome afin de traiter ces affaires si importantes.

Durant Notre absence Sa Grandeur Mgr A. Béliveau, évêque de Domitianopolis, et Notre auxilaire, remplira les fonctions d'administrateur et Nous vous prions de vous adresser à lui comme à Nous-même parce qu'il Nous sera difficile durant les deux mois qui vont suivre de répondre aux lettres et de traiter ces affaires.

Nous aurions préféré aller Nous reposer d'abord, à Contrexéville en France, selon la recommandation de Notre médecin moins sévère que la rumeur publique à l'endroit de notre santé, mais il Nous faut arriver à Rome avant les vacances traditionnelles d'octobre et de novembre, et Nous devons placer les intérêts de ceux qui Nous sont confiés audessus de Notre santé.

Nous vous supplions de vouloir, dans votre grande charité, vous souvenir de Nous, et surtout de Nos causes, au saint sacrifice, durant Notre absence, et Nous vous bénissons tous bien cordialement en J. et M. I.

Adélard, O.M.I.,

Arch. de Saint-Boniface.

COLONISATION

Le dévoué colonisateur de la région du Nord, le R. P. Giroux, o.m.i., était de passage à Edmonton samedi dernier, en route pour les Etats-Unis de l'Est.

Le R. P. Giroux doit ramener prochainement un nouveau contingent de colons canadiens-français qui iront grossir les rangs de la colonie déjà nombreuse de Falher,—ouest du Petit Lac des Esclaves.

Le R. P. Giroux déclare que durant 1913 il a dirigé vers l'Ouest plus de 1,500 colons canadiens-français, rapatriés des Etas de la Nouvelle-Angleterre, et qu'il a l'espérance de faire un travail de rapatriement encore meilleur en 1914.

* * *

Prince-Albert.—M. Jos. Léon Meindre, curé de Saint-Just et d'Oradour, diocèse Saint-Flour (France) vient d'arriver à Prince-Albert. Cet ecclésiastique distingué a l'intention de s'occuper de la colonisation et de recruter pour l'Ouest canadien de jeunes colons de son pays pleins de bonne volonté et fervents chrétiens. Qu'il soit le bienvenu parmi nous et qu'un plein succès couronne ses efforts.

Mort du docteur Delorimier.

Le docteur Rodolphe Delorimier, de St-Pierre, Man., est décédé samedi soir à sa résidence. Il était agé de 73 ans. Il résidait et pratiquait sa profession à St-Pierre depuis di xans. Il est le frère de l'honorable juge Delorimier, de Montréal. Son épouse et deux enfants lui survivent.